

LETTRE AUX COMMUNAUTÉS



Mission
DE FRANCE

VIOLENCES

DEMEUREZ ICI ET VEILLEZ

mai - juin 1996

35 F

178

*"Notre Père"
... aux cieus et dans le Bron*

Violence au collègue

*L'agresseur habitera-t-il
avec la victime ?*

178 - 1996

MISSION DE FRANCE ET ASSOCIATION

Sommaire

Edito

Le comité de rédaction p. 1

"Notre Père"... aux cieux et dans le Bronx

Pierre RAPHAËL p. 3

L'agresseur habitera-t-il avec la victime ?

François PLANTADE p. 11

Juger et respecter

Denis ROUCOU p. 18

Violence au collègue

Anne SONCARRIEU p. 25

"Dieu était là, et je ne le savais pas..."

Daniel BATISSE p. 35

L'inespéré

Jean BIEHLER p. 43

UN LIVRE - UN AUTEUR

Délivrez-nous du mal - J.-F. BOUTHORS p. 56

SOURCES

p. 63

EN LIBRAIRIE

p. 73

La Lettre aux Communautés est un lieu d'échange et de communication entre les équipes de la Mission de France, les équipes diocésaines associées et tous ceux, laïcs, prêtres, religieuses, qui sont engagés dans la recherche missionnaire de l'Eglise, en France et dans d'autres pays. Elle porte une attention particulière aux situations qui, aujourd'hui, transforment les données de la vie des hommes et la carte du monde. Elle veut contribuer aux dialogues d'Eglise à Eglise en sorte que l'Evangile ne demeure pas sous le boisseau à l'heure de la rencontre des civilisations.

Les documents qu'elle publie sont d'origine et de nature fort diverses : témoignages personnels, travaux d'équipes ou de groupes, études théologiques ou autres, réflexions sur les événements... Toutes ces contributions procèdent d'une même volonté de confrontation loyale avec les différentes situations et les courants de pensée qui interpellent notre foi. Elles veulent être une participation active à l'effort qui mobilise aujourd'hui le Peuple de Dieu pour comprendre, vivre et annoncer plus fidèlement l'Evangile du Salut.

Comme promis, nous poursuivons dans ce numéro notre quête de croyants, dans un monde traversé par de multiples formes de violence.

Une prison, la rue, une école, un centre de santé ou un hôpital, un tribunal, un camps de réfugiés : voici quelques-uns des lieux, en France et à l'étranger, où sont conduits certains d'entre nous, laïcs et prêtres, de par leurs responsabilités professionnelle et pastorale. Ni kamikazes, ni héros, ils n'ont pas la prétention d'élaborer un discours global sur une violence, dont les causes forment un faisceau complexe. C'est d'une réalité quotidienne qu'ils parlent et leur seul parti-pris, il est déjà de taille, est celui "d'être là" et d'y être avec vigilance.

A travers leurs récits perce une attitude, dont il nous faut scruter le secret. Cette attitude, c'est celle, au sens étymologique, du "paroissien" : "Celui qui demeure auprès de."

N'est-ce pas le premier sacrement d'une Eglise, appelée à ordonner sa vie particulière à celle de la communauté humaine dont elle fait partie ? Se tenir humblement aux points de fracture d'une humanité déchirée par les débordements sauvages de la modernité est une épreuve qui révèle à chacun l'étendue de sa fragilité et de son impuissance, mais c'est aussi un chemin de foi, vers un autre abîme : celui de l'amour du Père.

Déjà, Grégoire de Nysse évoquait "*l'empreinte de Dieu en nous*", une empreinte qui, même renversée, reste encore visible parmi les hommes. Tel est le secret, balbutiant mais combien consistant ! de ces "nouveaux paroissiens". En filigrane des textes que nous publions se déroule la prière du Notre Père, jusqu'en ses derniers mots : "*Délivre-nous du mal*". La litanie du Kyrie, que nous évoquions dans notre dernier numéro, glisse intérieurement vers l'aveu d'espérance. Ainsi s'explique aussi, peut-être, la connivence ressentie avec les grands mystiques qui, d'Augustin à la petite Thérèse, ont découvert dans la nuit la racine de l'amour.

Le comité de rédaction

"Notre Père"

... aux cieux et dans le Bronx

Pierre RAPHAËL

Prêtre de la Mission de France

Les premiers chrétiens, accablés d'épreuves ne représentaient guère le Christ en croix ; ils dessinaient le "Bon berger". Pierre a été, pendant seize ans, aumônier de Rikers Island, la grande prison de l'Etat de New York ; il anime maintenant, dans le Bronx, une maison d'accueil pour détenus. Nous lui avons demandé un article consacré aux violences et Pierre nous propose la prière... la prière du Notre Père. Voici des extraits des premières pages.

Il est écrit que le Staretz Silouane mort en 1938 au Mont Athos, canonisé en 1988, entendit un jour le Seigneur lui dire : « *Tiens ton âme en enfer et ne désespère pas.* »

On dit aussi qu'il avait l'audace d'appeler Dieu son Père et qu'il reçut la grâce d'une prière continue, pleine de compassion pour chaque être plongé dans le drame du monde.

(The undistorted image, Staretz Slouan, London)

Notre Père...

[...] A Rikers, le mot "Père" est souvent un mot maudit. Que d'histoires de familles, d'histoires de pères se résu-

mant sombrement en espérances brisées. « *C'est mon père qui m'a fait mettre en prison.* » « *Mon père est parti. Je ne l'ai jamais connu.* » « *Je viens de trouver mon père ici en prison. Je ne l'avais pas*

vu depuis dix-huit ans. » « J'aime le sang, la bagarre. Personne ne m'a appris à vivre. » Ou bien cet enfant brûlé par son propre père, etc.. Comment, dans de telles conditions, annoncer, proposer ce mot béni de "Père du ciel" quand les rapports, même les plus ténus, manquent, quand des fils et des filles de cette terre ne trouvent personne à écouter, à suivre, à remercier ? Comment faire le saut de ces barreaux et de ces plaies vers un Dieu qui se veut proche et anxieux de révéler une joie ? Il y a des moments où je ne sais plus, comme un mystère de la nuit ou comme un arbre trop massif prenant la place de toute la forêt. Pas moyen de voir ailleurs, cet arbre remplit tout... à la manière du Staretz Silouane entouré d'enfer.

Et c'est souvent là que Dieu nous attend. En face de la brûlure et de la déchirure, si la réponse ne peut être souvent que le silence des mots, il y a aussi la qualité de la présence. Telle celle de la Mère Thérèse dans une rue de Calcutta mettant un enfant mourant dans les bras d'une personne qui se trouvait là et lui disant, comme un dernier cri possible : *« Aimez-le. »* Parfois il n'y a que cela : un regard disant tout...

Nous ne pourrions jamais tout résoudre. Mais nous pouvons empêcher la colère d'être le seul, le dernier acte. Comme le tournesol, nous tourner vers la lumière en nous rappelant où elle est.

Ce premier mot, le "Notre" du "Notre Père" est ce qui nous sort du gouffre. Car pour cette lumière, il ne faut plus être seul, de la solitude de la mort. Ce "Notre" m'oblige au pluriel, au pluriel béni de la dimension collective. Si je veux me tourner vers Dieu, honorer sa paternité et sa maternité, je ne puis me passer de fraternité, du groupe de la foi qui a choisi Jésus comme son Maître et Seigneur. Ce père-là nous transforme en famille, en vraie famille à l'abri des échecs. Loin du sentimental et du romantique toujours bon marché, il nous demande de devenir de ses filles et de ses fils, intimes compagnons par le biais du service, d'une attention coûteuse aux autres (Matthieu 23, 8-12). *« Votre seul vrai Père, il est au ciel »*, nous dit Jésus. Dans le monde de Dieu il n'y a plus d'étrangers, seulement des frères et des sœurs. Aujourd'hui où la marginalité s'impose, à Rikers Island et autres lieux, aujourd'hui où beaucoup

sont malades d'identité perdue, de solitude et en meurent de froid, la lumière du Notre Père vient nous réchauffer. Il n'y a plus de frontière hermétique, d'exclusion dégradante. En disant le Notre Père en Afrique, en Amérique, en Europe, n'importe où, nous nous jetons ensemble dans les bras du Père avec l'implication obligée et responsable de tout faire pour se rencontrer, s'aider, se sortir de l'inégalité maléfique, des plaies immenses de Dieu dans ses membres. Je pense aux enfants faméliques des déserts du monde, aux guerres civiles, au sida, à la violence, à la pauvreté des sans-logis et des sans emploi, à l'infinie litanie du malheur innocent et aussi de la culpabilité et responsabilité humaines. A Rikers, cette litanie commence dans la rencontre de cœurs meurtris et d'yeux ternis (le visage de cette femme par exemple revenant de voir son frère incarcéré et qui me dit être complètement vide, dévastée, elle-même en prison mentalement et spirituellement à cause de lui...), avec des genres de maladie dont le seul remède possible et efficace est ce qu'en dit Jésus (Marc 9, 29). C'est pour cela que j'ai tellement besoin, et moi avec beaucoup

d'autres, d'y voir clair là, de prendre cette parole de Jésus pour ce qu'elle est réellement : un pouvoir garanti se jouant de l'impossible. Aucun mépris ici pour l'humble efficacité de la raison, de l'action intelligente, aucun court-circuit des structures, surtout de celles qu'il faut changer parce qu'elles continuent d'avilir. *« Montre-moi ton Dieu dans ce que tu fais, montre-moi où il est »*, crie toujours mon semblable.

Je ne crois pas qu'il puisse exister des professionnels de la prière, je veux dire quelqu'un avec une méthode, des idées, un programme à vendre, à commercialiser. Il suffirait alors d'acheter, de posséder comme on possède son chez soi. Il suffirait de savoir pour être, d'être attiré pour se croire arrivé. Non, cette prière dont j'essaie de parler, elle ne se "conserve" pas, elle est vivante, venant trop d'un ailleurs dont je n'ai pas la maîtrise. Le père Voillaume, des petits frères de Charles de Foucauld, ne parlait jamais de "professionnels" de la prière. Son mot à lui était plutôt "permanent" de la prière. La prière comme une responsabilité de fond, un choix de vie,

une attraction prioritaire. Cette prière alors est faite de substance imprenable, je veux dire de surprises inattendues dont je suis bien obligé, après expérience, d'inclure l'inexplicable : une paix tout d'un coup, un geste d'immense ouverture, un prisonnier avec de vraies questions – cet homme se sachant mourir du cancer et me disant avec insistance de parler à son fils éloigné, de lui dire combien il avait tenu une place dans sa vie, combien il l'avait aimé. « *Je n'ai jamais pu dire cela à mon fils. Dites-le lui pour moi...* » – une communauté enfoncée dans l'attente et appelant la vie. La prière est un saut sur l'abîme, mais cet abîme, parce qu'il y a Jésus, la mémoire de Jésus scellée avec celle du Père, est un amour. Il n'y a pas de profession. Il n'y a alors qu'une aventure. Qui peut, en avance, programmer une aventure ? Que de rencontres dans ces sentiers ! Le Notre Père vécu, accepté, trouvé dans les rires et les pleurs, est le "sésame" de nos vies. Il est plein de sœurs et de frères de partout. Ils racontent tous quelques morceaux de la richesse de Dieu. Il y a des saints qui n'allaient pas plus loin que ces deux mots : "Notre Père".

Qui es aux cieux

Cette intimité que Jésus nous propose, cette proximité, elle est au ciel. D'un côté une familiarité d'amitié forte, de l'autre, l'infinité de la différence. Dans ces quatre mots "qui es aux cieux", la révélation d'une immensité, la grandeur au secours de la petitesse. Nous sortons de la terre quand nous parlons du ciel. Le ciel qui n'a rien de la matérialité d'un lieu, qui est au-delà de tout et qui contient tout puisqu'il est Dieu, s'offre à nous, non comme "a-pie-in-the-sky", mais comme un "noyau" d'espérance, comme on parle d'un noyau d'atome, la partie centrale, élémentaire, essentielle de tout. Il jette devant nous un avenir. Il bouscule notre myopie chronique en nous imposant la possibilité d'un destin. « *Les étoiles sont belles pour une fleur cachée là-haut* », dit le Petit Prince. Le ciel, le paradis, la demeure de Dieu, c'est l'anti-magie, l'anti-dégradation, les retrouvailles avec l'harmonie de l'univers. Il nous donne un centre, une base, une boussole pour la conduite heureuse de nos pensées, "du point de vue de Dieu", "du point de vue de l'éternité"... Alors les épines, les miasmes,

les horreurs de la folie humaine ne peuvent pas être des éternels absolus, mais tout au plus des obstacles, des détours, des masques de théâtre et, si longue que soit la performance, le temps d'une soirée. « *Le temps n'existe pas, seule la vérité existe* », disait la femme de Boukanine après la réhabilitation de son mari, quelque soixante-dix ans après sa mort.

Parce que nous ne savons plus lever les yeux, nous butons sur l'énigme. Nous ne sortons pas de discussions sans issues parce qu'elles ne laissent aucune chance à l'image de Dieu pourtant enfouie dans chacun. Cette image que nous dégradons, que nous blasphémons par l'aveuglement, ennueie. Bien sûr, des voix incrédules crieront à la fuite, à l'oubli des urgences du moment, à un télescopage de la condition humaine, voire à une schizophrénie appliquée à tout mouvement religieux. Bien sûr, il y a des fantaisies et des faux rêves, des pauvres victimes d'une mystique à bon marché cherchant tout droit des voies tranquilles de garage. « *Qui montera la montagne de Dieu ? Ceux qui ont les mains propres et le cœur pur* », dit le psaume. "L'amour des choses du ciel",

c'est souvent la seule demande de l'Eglise pour nous remettre en forme. Dans notre présence au monde, nous ne pouvons pas faire n'importe quoi, nous ne pouvons pas oublier. Le remède à l'exil se résume ici : le réveil de la mémoire, l'attention à ce qui est, le réel de Dieu, le ciel.

Je dis le monde, je dis l'exil. Parce qu'il y a des situations où il y a tout pour perdre cœur, de l'intenable au quotidien. Vivre 23 heures par jour dans un rectangle 5 by 9 feet, être contraint à une routine de suspicion et de contrôle dégradant, ne savoir plus ce que veulent dire les mots dialogue et la simple reconnaissance humaine, laissent apparemment la seule place au néant ou à l'animal. Je ne veux pas ici innocenter la culpabilité réelle avec la liberté facile et odieuse d'un observateur de passage sans regard pour un passé brutal. Pas question non plus d'oublier tant de victimes "trappées" un jour à cause de pervers et qui obligent à l'existence de prisons. Ces pages ne sont pas écrites pour un réquisitoire en règle de l'infamie ou inégalité sociales, encore qu'elles ne puissent pas être neutres. Je l'ai déjà dit, elles se veulent à la jointure

d'une actualité double : celle de l'enfer et celle du ciel, mixture et ingrédients du monde, éventail reconnu de la réalité humaine. J'ai vu que la prison pouvait provoquer de grandes découvertes, des retournements majeurs, des changements essentiels. Combien de fois ai-je perçu d'immenses questions sous des comportements d'assurance forcée ou d'espoir brisé. « *J'ai tout fait, tout vécu et rien ne tient.* » « *Mon père a déjà fait onze ans de prison et vient d'y retourner. Ma mère se drogue et ne peut s'aider elle-même et moi je suis à Rikers Island.* » « *Je ne peux pas lire dans le block. C'est trop dangereux pour moi. J'ai trop d'ennemis ici. J'ai toujours besoin d'avoir l'oeil, de me tenir sur mes gardes.* » « *Je souffre plus ici en prison qu'au Viêt-nam.* »...

Cette rencontre quotidienne du mal est un fait et je l'appelle l'enfer. Et c'est sans doute pour cela que tant de gens à l'extérieur ne veulent rien entendre de ce qui se passe à l'intérieur et veulent s'échapper à tout prix d'un quelconque contact avec ce monde, fût-il seulement géographique. Combien tout ce qui a trait à la prison, fût-ce avec les meilleures in-

tentions d'alternatives à la débilite in-carcération, ne trouve chez le public qu'une oreille souvent distraite parce que fatiguée et trop déçue. Et si cette oreille s'ouvre, elle déclenche vite une voix agressive et amplifiée dès qu'il est question pour n'importe quelle communauté, de faire les frais de cette alternative, je veux dire d'avoir à la subir chez elle. "Not in my Back Yard" pour le meilleur et pour le pire. Et de cela, nous ne nous relevons pas. A ce moment-là, la société est plus infernale que la prison parce qu'elle refuse l'évidence. Qu'elle le veuille ou non, les prisonniers retourneront un jour dans cette société. Certains y reviendront comme des renards à qui l'on a attaché du feu. Que leur répondre alors quand ils diront qu'ils n'ont jamais eu leurs chances ?

Mais, comme prêtre, naturellement c'est à mes frères de sacerdoce que je pense, comme l'on parle de sa famille. Au milieu de beaucoup de respect bien sûr, car je connais à New York et ailleurs des frères de route et de combat qui ont bien leur compte de la misère ambiante. Cet ami prêtre à Brooklyn qui a rempli son

presbytère de sans-logis, cet autre ouvert aux "plus loin" dans sa paroisse, celui-là agent d'unité au-delà de races et circonstances, ils me parlent tous d'universel, de ce trésor par quoi les grandes religions se retrouvent, un regard fraternel sur les pauvres, souvent le seul test d'un don de soi à Dieu... (Matt. 25)

D'un autre côté, combien de fois ai-je entendu, ai-je vu, comme une sorte de compassion à rebours pour un ministère auprès des prisonniers, pris comme une voie sans issue, comme une pastorale de seconde zone. « *De toutes façons, rien ne peut se passer en prison.* » « *Pourquoi s'occuper du mal ?* » « *Qui a envie d'être aumônier là-dedans, quand tant de paroisses attendent ?* » « *Je hais d'être dans un pareil environnement.* »

J'ai l'air ici d'enfermer, de réduire la pastorale à la présence du prêtre, à son impact alors que, Dieu merci, sœurs et volontaires laïques depuis déjà bien longtemps témoignent de la Parole par une fidélité bien plus forte que les obstacles. Mais ai-je tort de rêver d'un consensus d'Eglise comme d'une vague de fond ?

Quel est cet évêque qui disait : « *Si j'avais seulement deux prêtres dans mon diocèse, j'en mettrais un, aumônier du Carmel et l'autre, aumônier à la prison.* » Cet évêque, en disant cela, voulait bien signifier quelque chose. Comme si les courants de la grâce devaient être privilégiés dans les extrêmes, "l'excessif", diraient certains, comme s'ils étaient mieux apparents là. Ceux qui cherchent Dieu en priorité, qui ont tout abandonné pour ce but et ceux qui, semble-t-il, en sont le plus loin, cherchés par Jésus, pas du tout préoccupés de la bonne santé, mais de la maladie, allant vers les plus atteints, les "outcasts". Radicalité de l'Évangile, fuyant la tiédeur, le fifty-fifty, la paix à peu de frais, le "business as usual"... Il y a tellement partout des portes à ouvrir pour se rendre compte du "ciel". « *Tu verras les cieux ouverts* », cette parole de Jésus à Nathanaël (Jean 1, 51) elle est, si nous le voulons, pour chacun de nous...

Je plaide pour les lumières de mon Eglise pour les ténèbres de la prison. Parce que les hommes que je vois-là (58 000 en ce moment dans l'Etat de New York)

sont tous pour la plupart en pleine force de l'âge, en quête encore d'avenir, et qu'il y a des désespoirs qui nous diminuent tous. Ce "Notre Père qui es au ciel" partant de Rikers et de bien d'autres déserts, nous fait retrouver ce que nous avons perdu. « *Tu verras, il y aura la résurrection* », ce mot d'un ami prêtre au soir d'une journée impossible, montre aussi le chemin. Contre le confinement solitaire, le dérisoire, ces mots rétablissent une communication trop vite stoppée. Ils deviennent source, réconfort, guide, l'antidote immédiat à tous les assauts d'inhumanité. Et alors l'attente dans la prison se jumelle avec l'attente active de Dieu, je veux dire que ces deux attentes n'en deviennent plus qu'une, puisque le ciel qui est la demeure de Dieu "hante" nos propres demeures pour s'y engouffrer. Comme une éternité entrant dans le

temps. « *La parole est près de toi, dans ta bouche et dans ton cœur* » (Deut. 30, 14). « *Si quelqu'un m'aime, dit Jésus, il gardera ma parole et mon Père l'aimera, et nous viendrons à lui, et nous aurons notre maison avec lui* » (Jn 14, 23). De l'agonie à l'extase ! Notre Père propose de devenir notre invité, notre "locataire", avec Jésus et l'Esprit. La seule condition est d'accepter, d'obéir à la Parole. Il ne s'agit pas d'un exploit à partir de moyens humains. L'horizon immense du ciel s'ouvre par notre ouverture, l'espace entier de notre vie donné à Dieu. Le mot important qui vient ici à l'esprit est "union". Comprenne qui pourra. Tous les Rikers du monde ont beau être des coins "perdus" et pour beaucoup, à "décombres", ils ne peuvent empêcher la lumière, la réussite de la Parole.

L'agresseur habitera-t-il avec la victime ?

François PLANTADE
membre de Galilée

Dans la rue, avec les "galériens" François est éducateur... Il ne reste pas indemne de la violence omniprésente. C'est en cela que les questions de la foi s'approfondissent : devenir "le prochain", ça ne se maîtrise pas... Il y a un chemin de vérité qui porte l'espérance d'un avenir que nous ne connaissons pas...

Je suis éducateur en prévention spécialisée, autrement dit éducateur de rue, dans la rue, sans abri si ce n'est la voiture de service ou bien la cage d'escalier du "18", avec les "galériens" comme ils se nomment.

Mon territoire, avec trois autres collègues, est un quartier dit "sensible". Je ne souhaite pas m'étendre sur ses caractéristiques et ses chiffres car, s'ils ne sortent pas

de l'ordinaire, ils auraient plutôt un effet de stigmatisation et de généralisation, empêchant d'entrevoir un quartier original, habité par des personnes uniques et différentes. De ma place particulière, je peux ouvrir plusieurs fenêtres pour regarder la vie du quartier. Pourtant, de mon balcon, il y aura toujours des angles de rue qui m'échapperont et c'est plutôt heureux de savoir que la surprise est toujours possible.

Aujourd'hui, j'ouvre une seule fenêtre... celle de la violence. Sachez seulement qu'elle montre, à l'image d'un iceberg, une infime partie de la vie du quartier. Je suis surtout confronté à des personnes ayant des difficultés avec leur environnement. C'est ainsi que mon action éducative répond à des tensions vécues dans l'espace public et visible par tous. La violence est multiple, complexe et se cache derrière les meilleures intentions.

La violence des acteurs sociaux et politiques

• Un jeune me dit : "C'est grâce à nous que tu as ta paye. Si on n'était pas là, tu devrais faire un autre boulot." Cette remarque m'est souvent renvoyée et chaque fois je la reçois comme une question légitime. Je suis d'abord là parce que c'est mon métier. C'est aussi pour moi un choix. Le fait est indéniable que cela me fait vivre, dans tous les sens du terme.

Je pense à cet homme (33 ans), toxicomane depuis de nombreuses années, plusieurs cures de sevrage, en vain ; pour

obtenir ce qu'il souhaite, il est prêt à la violence, quitte à faire de la prison à plusieurs reprises. Quand je me positionne comme éducateur face à ce jeune adulte de mon âge, qui suis-je pour questionner et remettre en cause ses choix ou ses non-choix de vie ? Je l'accompagne, je le soutiens, durant le temps qu'il voudra.

Accepter un éducateur pour se faire accompagner dans des démarches ou simplement pour parler, c'est déjà pour le jeune se faire violence, c'est reconnaître son manque, mais aussi sa capacité à surmonter sa fierté pour ne pas laisser tomber.

Sur les quatre éducateurs de notre équipe, je suis le plus ancien, avec bientôt trois ans de présence sur le quartier. Les habitants voient défiler les éducateurs depuis quinze ans. Ainsi, il y a ceux qui passent, les éducateurs, et il y a ceux qui restent, les habitants.

Comment un jeune peut-il se raccrocher à une relation éducative et s'essayer à une stabilité dans des solutions souvent précaires quand l'éducateur ne dure pas dans une présence ?

• Cette femme est alitée jour et nuit dans sa salle à manger. Quand j'ai un rendez-vous avec ses enfants, je la rencontre systématiquement. Un jour elle me dit : "J'en ai marre de vous voir, vous les éducateurs et les assistants sociaux. J'ai toujours l'impression que vous regardez partout quand vous venez. Mes enfants font venir les éducateurs et j'ai honte parce que je suis couchée ; ma maison est sale, l'évier est plein de vaisselle..."

A force de voir la misère, mon regard ne perçoit plus que celle-ci. Il ne se laisse plus surprendre. Il n'attend plus rien. Il viole l'intimité de l'autre et ne lui permet pas de retrouver sa dignité de personne humaine.

• La municipalité a entrepris un "audit" du quartier concernant la politique sociale et l'urbanisme. Tous les partenaires socio-économiques ont été consultés. A la réunion de synthèse en présence de tous les partenaires, l'association des "réseaux d'échanges réciproques de savoir" proteste : elle a été oubliée dans les consultations préalables alors que c'est la seule association de quartier composée d'habitants.

L'audit propose des projets, tous aussi séduisants les uns que les autres et "prêts à fonctionner". Je propose alors que tous les habitants du quartier soient rencontrés individuellement pour, simplement, les écouter sans avoir de projet derrière la tête. Réponse de la municipalité : consulter sans projet est dangereux. A long terme, le risque est réel de ne pas tenir compte des habitants. Contrairement à nous, les acteurs, ils vivent dans leur quartier et connaissent les détails qui parasitent ou bien qui améliorent leur quotidien. Ils savent ce qui est bon pour eux.

Il est souvent difficile pour nous, travailleurs sociaux, de considérer ces habitants comme des adultes ayant une parole pertinente sur leur quartier. Ils vivent dans un environnement "sous perfusion sociale". Ils ont du mal, avec un travail précaire et le chômage. Leurs enfants posent des problèmes et sont dans la "galère". Parce qu'ils cumulent tout cela, nous pensons leur apprendre comment éduquer, se soigner, se laver, se nourrir, etc.. Ainsi, quotidiennement, nous les disqualifions comme parents et comme adultes, avec la meilleure des sincérités.

La violence de l'être humain

• 1995 a été, dans notre quartier, l'année de la montée en puissance de la délinquance des mineurs. Comme le disent certains jeunes adultes : "La relève est assurée après nous !!!"

Nous assistons alors, impuissants, à la folle cavalcade des scooters volés et des rodéos de voitures qui finissent par brûler au pied des immeubles, mettant en péril les habitations et leurs occupants. Je pense à ce jeune, 15 ans, il vient de faire son premier séjour en maison d'arrêt. Il me disait : "Je veux savoir ce qu'est la prison. Si ça me fait peur, j'arrête". Hélas, la longue litanie des multirécidivistes du quartier me laisse un goût amer pour l'avenir. Il avait pour lui tout l'arsenal judiciaire et éducatif, pour le soutenir. L'obligation scolaire jusqu'à 16 ans est comme un vœu pieux, sans aucun effet. Plus rien n'accroche. Combien d'heures avons-nous passé, avec lui, sa mère, l'éducateur de justice, pour lui permettre de devenir acteur de sa vie avant que le juge ne décide à sa place.

• Je pense à ces jeunes femmes, mères d'enfants de trois-cinq ans. Leurs compagnons sont incarcérés ou bien, périodiquement, ils expulsent femmes et enfants à la rue. Elles sont rongées par la drogue et toutes ses conséquences : prostitution, vols, crises de manque et "shoot" devant les enfants, hépatite C, dettes, suppression des allocations, cohabitation forcée et violente avec la belle-mère, avortements à répétition ...

Je pense aussi à cette famille vivant dans une économie de survie. Chacun des enfants, mineur, livré à lui-même, vient manger à toute heure en dévalisant le maigre garde-manger caché par la mère.

Alors que les acteurs sociaux prennent les mesures nécessaires pour protéger les enfants, les adultes restent sur le carreau. Quand j'accompagne, à leur demande, toutes ces personnes, je reconnais à chaque rencontre mon impuissance à les faire évoluer. J'apprends alors à laisser du temps et de l'espace pour que leur désir puisse surgir. Je n'aurai jamais la solution à leur place.

Les passages à l'acte

Un assistant social dit non à la demande d'une jeune femme pour une aide financière. Elle renverse son bureau. Je dis non pour un accompagnement et je reçois une gifle d'une personne. La voiture de service est cassée par un groupe de jeunes. Un jeune toxicomane, "défoncé", me demande de l'argent pour acheter des médicaments. Je refuse et je reçois un coup de poing. Ces exemples, alors qu'ils sont sortis de leur contexte et de leur histoire, sont révélateurs d'une violence latente, prête à surgir et exprimant une souffrance d'écorché vif où la parole n'existe plus.

Travailleurs sociaux, nous nous retrouvons bien seuls parfois auprès des jeunes les plus marginalisés. Nous représentons simultanément leur seul lien à la société, et une image de la société excluante. Même si les passages à l'acte sont rares, la menace est souvent présente.

Je pense à ce jeune adulte. Il considère que l'éducateur lui est dû ; il doit être à

son service car il se sait identifié comme jeune en difficulté dans un quartier difficile. Sous la menace, je suis amené parfois à céder et donc à nier le fondement de la relation éducative pour me protéger et continuer à durer dans le quartier auprès d'autres personnes.

Mon seul outil pour répondre est alors la parole pour faire émerger le sens de la relation, même si celle-ci est perverse. Mon intervention arrive à sa limite quand l'espace de négociation et de parole n'est plus possible dans la rencontre.

C'est aussi pourquoi j'ai été amené à porter plainte contre une personne après une violence physique. Face à un acte de violence, je pose par la parole un acte aussi fort et symbolique qui dit non à la violence toujours inacceptable sans dire non à la personne. Les jeunes du quartier n'ont pas compris pourquoi je n'avais pas répondu à sa violence. C'est la loi du quartier. Je ne serai jamais l'un d'eux. Je suis en terre étrangère... homme de la parole, parfois violente dans son verbe mais toujours respectueuse de l'intégrité de l'autre.

La violence intérieure

Confronté tous les jours à des jeunes, tordus, pervers, violents... autrement dit "en souffrance", je dois reconnaître honnêtement que, bien souvent, je me surprends avec de la haine vis-à-vis d'eux. Non, je ne peux pas dire que je les aime toujours. Aimez vos ennemis, nous dit le Christ ?

Je ne suis pas un militant de la première heure, un combattant naturel des droits de l'homme, un baroudeur des injustices et des situations désespérées. Aller vers ces jeunes, m'imposer d'une certaine manière et m'exposer à leur refus, c'est tous les jours un geste à refaire, à revivre et toujours imprévisible.

La parabole du bon Samaritain éclaire ma route. Elle m'invite d'abord à reconnaître et à aimer celui qui a eu compassion pour moi. A mon tour, je peux devenir le prochain d'un autre. Devenir le prochain est un commandement qui ne se commande pas. Simplement, je marche sur la route de ce quartier, appelé et envoyé... Je ne décide pas de qui je vais de-

venir le prochain. Il est au bord de ma route et il fait tressaillir mes entrailles. Je m'approche et nous nous rencontrons pour marcher ensemble sur la route.

Et l'Espérance

« Le loup habitera avec l'agneau, le léopard se couchera près du chevreau, le veau et le lionceau seront nourris ensemble, un petit garçon les conduira. La vache et l'ourse auront même pâturage, leurs petits auront même gîte. Le lion, comme le boeuf, mangera du fourrage. Le nourrisson s'amusera sur le nid du cobra ; sur le trou de la vipère, l'enfant étendra la main » (Ez.11).

Je lis dans la presse locale un fait divers relatant une agression. Ma première attitude est un réflexe sécuritaire et une incompréhension vis-à-vis de l'agresseur. Puis je m'aperçois que, celui-ci, je le connais par mon travail. Alors, tout se bouscule en moi car, derrière ces faits relatés de manière impersonnelle et sans nuance, se dévoile un visage, une histoire, une relation. Je laisse mes certitudes, mes

savoirs et mes désespérances pour recevoir la Foi que chaque être, aussi bas, aussi blessé, aussi mauvais soit-il, est digne d'être considéré au-delà de ses actes.

L'agresseur habitera-t-il avec la victime ? « *Je suis le Chemin, la Vérité, la Vie.* » Je crois en ce chemin car il porte l'espérance d'un devenir que nous ne connaissons pas. Etre vrai n'est pas avoir la vérité, c'est accepter d'être en devenir et de marcher à la rencontre de soi et de l'autre différent. Jésus-Christ ne ressuscite

pas la mort, mais la vie, le vivant en l'homme.

Je crois que chaque homme porte en lui des semences du bon grain au milieu de l'ivraie, des semences de vie au milieu des semences de mort. Je crois en la force des semences de vie plus fortes que celles de mort.

Accueillir toute la vie, croire en Jésus-Christ qui est la vie, c'est accueillir, révéler toutes ces semences de vie qui peuvent surgir en chaque être. Ce sont des semences de résurrection et d'espérance.

Juger et respecter

Un essai de réponse à la violence

Denis ROUCOU

Traiter les "cas" de la violence, c'est aussi la faire entrer jusque dans son bureau, souvent impuissant, et aussi en être atteint : Denis nous montre ici la voie étroite qui est celle du juge, qui ne dispose que du respect inconditionnel de l'autre, de sa dignité, pour désarmer...

Le travail de Juge des Enfants s'exerce dans deux cadres juridiques différents : d'une part, au pénal pour des mineurs qui ont commis des délits, c'est-à-dire des faits réprimés par la loi pénale (vols, violences volontaires...) et, d'autre part, au civil dans le domaine de l'assistance éducative pour des mineurs qui se trouvent en situation de danger physique, moral, ou psychologique.

Au-delà de cette distinction juridique, ce sont souvent les mêmes jeunes qui peuvent être en danger à un moment et délinquants à un autre. Le passage d'un état à un autre se joue souvent à la limite ; il ne faut pas trop vite cataloguer en catégories les "bons" victimes de maltraitance et les "mauvais" auteurs d'actes de violences.

Je suis magistrat depuis 1985 et j'exerce la fonction de Juge des Enfants à Rennes depuis septembre 1992. Je partage cette tâche avec deux collègues. Le travail se fait en collaboration avec les services sociaux, des éducateurs et parfois avec les gendarmes ou la police. Les jeunes et leurs familles vivent dans le milieu rural, en zone péri-urbaine et dans la ZUP des quartiers Sud de Rennes.

Dans mon travail, je suis confronté quotidiennement à la question de la violence, ou plutôt à celle de comportements violents de jeunes ou d'adultes, se traduisant par des paroles ou des actes. Je suis convaincu que ces comportements sont l'expression d'une souffrance et d'un mal-être qui n'arrivent pas à s'exprimer autrement.

Je ne prétends pas aborder la question sous toutes ces formes. Il s'agit du témoignage de cette tension que je peux vivre, tension entre la loi et la justice et des situations humaines souvent pleines de détresses au travers de trois pistes :

- la violence des jeunes vis-à-vis d'autrui ;
- la violence, actes de maltraitements et

- d'abus sexuels des adultes sur des enfants ;
- la violence institutionnelle.

La violence, agression d'autrui

C'est celle de Mario, qui sous l'emprise de l'alcool et du "shit", va menacer pendant de longues minutes un éducateur de son foyer avec un sabre volé ; c'est celle de Walter et de Thomas, qui pour s'offrir des "tours de manège" à la fête foraine, vont racketter des plus jeunes en les menaçant avec un couteau ; c'est celle de Hakim qui va agresser plusieurs passants dans la rue pour leur dérober de l'argent.

Cette violence est l'expression d'une frustration de ne pouvoir réaliser leur désir de consommation immédiate, dans une société où ils sont sans cesse confrontés à des propositions de posséder, de paraître et de jouir qu'ils ne peuvent assouvir faute de moyens financiers suffisants et de capacité à différer leurs demandes.

Cette violence est aussi l'expression d'une souffrance profonde, d'une déchirure liées à une histoire personnelle douloureuse :

un père qui a disparu, des parents séparés et toujours en conflit, un manque de communication entre jeune et adulte qui crée des blocages invivables. Ainsi Jérôme, adolescent de 15 ans, qui un après-midi va casser et démolir tout ce qu'il va trouver au domicile familial jusqu'à l'intervention des pompiers et son hospitalisation en urgence à l'hôpital psychiatrique. Lorsque j'ai vu Hantao, il m'était décrit par sa Maman qui vit seule avec lui, comme un adolescent de 13 ans et demi, déscolarisé depuis plusieurs mois, en position de toute puissance, qui insultait et violentait sa mère. Il m'est apparu comme un jeune garçon qui avait besoin d'un cadre stable avec un homme et une femme pouvant lui apporter affection et autorité.

Au-delà de ces crises, de cette poussée soudaine d'une violence rentrée apparaît une histoire familiale avec une absence du père depuis la séparation des parents : père qui n'a pas voulu ou qui n'a pas pu exercer son rôle et sa responsabilité parentale. Cette absence de père est souvent une absence de "re-père".

Comment se construire, s'affirmer, si la confrontation à l'adulte, à la loi fami-

liale n'existe pas ? Comment l'apprentissage de la loi, comme fondement social et reconnaissance du respect de l'autre, peut-il être intégré lorsque les adultes référents sont absents ou en situation d'exclusion ? Quelle espérance faire naître chez un jeune quand les adultes sont en situation de désespérance ?

Le juge est perçu comme celui qui peut sanctionner, celui qui peut mettre en prison mais parfois aussi comme celui qui va orienter vers une mesure éducative et permettre un nouveau départ. Il faut souvent du temps et des chemins tortueux pour qu'un jeune puisse extirper sa violence et qu'il se reconstruise. En des temps où la violence des jeunes est pointée comme devant être réprimée fortement, je dois manifester une indépendance et ne pas céder à la pression du Procureur de la République, des services de Police voire de certains éducateurs qui ont le sentiment de travailler pour rien si le juge "n'embastille pas".

Comment aussi apporter une véritable réponse pour que le jeune, à la sortie du Tribunal, n'ait pas un sentiment d'im-

punité et qu'il comprenne que la mesure éducative prononcée (placement en foyer, accompagnement éducatif, liberté surveillée...) est une réponse à son acte de violence ?

Il faut que nous prenions tous conscience que la réponse qui doit être trouvée n'est pas seulement celle des juges, mais celle de la société. Il est vrai que nous vivons dans un pays où l'imagination ne progresse que lentement pour inventer des réponses nouvelles, des peines autres que l'enfermement pour marquer la transgression de la loi et faire prendre conscience de la nécessité de réparer. Il nous appartient à tous de réfléchir aux limites que la société doit poser et aux sanctions des transgressions.

Depuis 1993, existe la mesure de réparation : le jeune qui a commis un délit peut "réparer" au sens plein du terme, il va s'excuser auprès de la victime, donner quelques heures de "travail" mais aussi se "réparer" en prenant conscience de la violation de la loi pénale et montrer aux autres et à lui-même sa capacité à mettre en oeuvre un comportement positif. Cette

mesure est prise grâce à l'intervention d'un service éducatif et pour qu'elle soit mise en place, il faut du temps et parfois des temps de discussion avec les victimes, les parents... or les éducateurs ne sont pas plus nombreux ! Une fois de plus, une mesure positive n'est pas accompagnée par des moyens ; il serait dommage qu'elle ne reste que marginale.

Les jeunes, victimes de violences

La violence physique ou psychologique, c'est le pain quotidien de mon cabinet. C'est Laetitia, âgée de 13 ans, encoprésique, qui est obligée chaque matin de rester une heure sur le pot avant de partir à l'école sous les quolibets de sa belle-mère ; c'est Delphine âgée de 12 ans qui est la "soubrette" à la maison, elle aime ses parents mais ne supporte plus ce qu'ils lui font vivre ; c'est Virginie qui subit régulièrement les violences sexuelles de l'ami de sa maman...

La violence dans la famille est quelque chose de tabou, de nié, de contesté ; l'enfant qui va parler sent qu'il révèle par

sa parole ce qui est interdit. Il sent qu'en parlant il va transgresser la règle de l'interdit parental et qu'il risque de perdre l'affection de ses parents. Au-delà de la violence vécue comme intolérable, je dois rassurer l'enfant qui révèle pour lui dire qu'il a raison de parler et que je suis là pour le protéger. L'adulte va se positionner le plus souvent dans le déni. Il se sent jugé comme "mauvais" parent et va vouloir apparaître comme "bon". Parfois des propos haineux et de rejet sont prononcés. Certains parents allant jusqu'à un rejet profond de leur enfant.

Je crois que, dans l'expression de propos extrêmement durs, il faut le plus souvent y voir une souffrance d'hommes et de femmes qui se trouvent renvoyés à leur propre histoire personnelle marquée par l'alcoolisme, des conditions de vie précaire et la violence comme seul mode relationnel connu pendant leur enfance.

Comment, dans ce climat de rupture, dire la loi et l'interdit de la violence ou de l'inceste et recréer un lien, faire naître une parole et replacer chacun dans une place où du "positif" puisse émerger ?

Même si je constate l'impossibilité que, dans mon bureau, puisse se dire une expression positive pour chacun, je pense que cette souffrance humaine doit peu à peu permettre l'émergence d'une nouvelle histoire si un travail d'accompagnement est mis en oeuvre. Le rôle du juge est aussi, à mon sens, de croire en la capacité de changement de l'homme. Les conditions de vie souvent précaires et l'exclusion sociale sont des obstacles concrets. Comment renvoyer des questions éducatives et de respect de l'enfant à un parent quand la société ne respecte pas l'adulte en le laissant hors du minimum de dignité humaine ?

La violence institutionnelle

Lorsque je suis saisi d'une situation, c'est souvent après une intervention sociale avec sa cohorte de travailleurs sociaux, puéricultrices, médecins scolaires ou de PMI. Paradoxalement, cette aide hors du cadre parfois contraignant de l'intervention judiciaire, peut être vécue par une famille comme un contrôle social. Si, ensuite, la famille reçoit l'avis d'ouverture

d'un dossier chez le juge des enfants, alors, pour cette famille, il s'agit de violence à son encontre.

Je citerai deux exemples. Manuella est confiée depuis son plus jeune âge au service de l'aide sociale à l'enfance, les parents ont "galéré" avec une longue période d'alcoolisation... Puis, peu à peu ils ont retrouvé, en quittant la ville, un cadre de vie plus calme, une dignité grâce au travail fourni par une association intermédiaire et ils ont demandé le retour de leur fille et la mainlevée du placement. Le service éducatif estime que l'équilibre est très fragile et la jeune perturbée s'oppose à cette demande. Les parents ont vivement réagi ; pour eux, cette décision était inacceptable. Pour cet homme marqué par une vie pleines de souffrances, ce refus a été vécu comme une violence à son égard et une non-prise en compte de son cheminement. Je suis alors dans la position de celui qui doit décider de prendre le risque du retour ou de la poursuite de la mesure. J'ai choisi le retour et le risque.

Lorsque j'ai décidé de confier Delphine à un foyer pour la protéger et la

replacer dans une position d'enfant, la Maman a menacé de tout casser dans mon bureau, elle s'est levée et s'est approchée de moi prête à exploser. Il a fallu, avec calme, reparler et expliquer les motifs de ma décision pour qu'elle comprenne le sens de ce placement, même s'il devait rester pour elle intolérable. Depuis, le climat s'est apaisé et elle a constaté l'évolution positive de sa fille qui vient régulièrement au domicile familial. Dans d'autres situations, il n'y a pas d'apaisement.

* *
*

Je reste persuadé que le respect de la personne qui est en face est avant tout primordial non pas pour obtenir un consensus mou mais pour considérer l'autre tel qu'il est. Quelque part je dois me "mouiller" ; je crois que la fréquentation des textes de la Bible et le "parcours de croyants" au contact notamment de chrétiens de la Mission de France n'est pas sans questionnement sur une pratique professionnelle.

J'ai la conviction qu'au sein d'une institution faisant partie de "l'appareil d'Etat" il y a place pour que le droit de chacun et notamment le droit des plus petits ne soit pas bafoué mais reconnu. Le respect de l'autre et de sa dignité sont des réponses à la violence.

Et puis, mes convictions humaines et de chercheur de Dieu sont de croire que dans les situations les plus désespérées, il existe en l'homme une capacité pour se mobiliser, se mettre en route. Dans une société où la violence marque profondément des histoires humaines, le temps

peut permettre peu à peu cette maturation. J'ai le sentiment que cette foi en l'homme et en Dieu amène à prendre des risques et à être parfois aux limites de l'institution judiciaire, par exemple en rencontrant des jeunes dans un quartier pour parler de la drogue ; aux limites, en côtoyant des exclus et en les accueillant avec dignité dans mon bureau.

Je ne prétends pas à une pratique sans défaut, mais simplement à tenter d'être le plus fidèle possible à des convictions.

Violence au collège

Anne SONCARRIEU
membre de Galilée

Professeur de technologie dans un collège de Colombes, Anne, membre de l'équipe Mission de France de Gennevilliers, témoigne de la violence au quotidien ; dans un tel lieu sensible, il est manifeste que la violence est liée à l'absence d'avenir dans la société, pour beaucoup de jeunes des cités difficiles.

En ce début d'année 1996, plusieurs établissements scolaires font la Une des médias. La violence qu'on y découvre n'est pas apparue soudainement, ni n'a été favorisée par l'intérêt médiatique d'un moment.

A Colombes, dans le collège de 540 élèves où je travaille, voici plusieurs mois que nous la voyons augmenter, que les incidents se multiplient : jets de pierre ou de boulons, agression au cutter, affrontement

verbal entre élèves et professeurs, racket... Suite à l'agression du principal par un jeune de l'extérieur, nous avons nous aussi décidé d'arrêter les cours et réclamé des moyens supplémentaires pour pouvoir travailler dans de meilleures conditions. Cette violence s'écrit-elle de façon si quotidienne pour des jeunes de 12 à 18 ans ? Pourquoi les collèges ne sont-ils plus épargnés ? Que faudrait-il faire pour essayer de l'enrayer ?

Une journée ordinaire...

7h55

Je remonte en voiture la rue qui mène au collège. Je dépasse les élèves, seuls ou en groupe, Walkman vissé sur les oreilles. La grande majorité d'entre eux viennent d'une cité sensible à 15 minutes à pied. Se lever matinalement est le premier effort de volonté à faire pour beaucoup. Ils sont quelquefois les seuls à quitter si tôt la maison, les parents étant sans travail. Pour d'autres, le père ou la mère, avec qui ils vivent, est parti encore plus tôt et ne rentrera que très tard... ils ne se rendent pas toujours compte de l'absentéisme de leurs enfants qui ramassent eux-mêmes dans la boîte le courrier du collège.

8h00

La sonnerie retentit... On dit que les deux heures qui vont suivre sont les plus calmes de la journée.

Je monte en cours avec une classe de 3^e réputée difficile. Ils me semblent peu nombreux... Certains vont arriver avec cinq, dix, vingt minutes de retard, pertur-

bant à chaque fois les explications qu'il faudra leur redonner.

Les motifs les plus farfelus servent d'excuses ("Je marchais trop lentement", "je n'ai pas trouvé mon pantalon"... Sans compter les nombreux réveils qui refusent de sonner !!). Depuis peu, un frein a été mis à ces retards abusifs... mais la perspective d'une sanction fait peu d'effet. Par petits groupes, les élèves passent aux différents postes de travail de la fabrication du projet de l'année (un ampli pour Walkman). Ils s'énervent vite si le résultat voulu n'est pas obtenu immédiatement. Avec eux, je ne peux expliquer la démarche globale de plusieurs séances, mais il faut prendre le temps de chaque étape, scinder le travail, expliquer les gestes les uns après les autres, au moment où ils en ont besoin.

Leur professeur de l'an passé m'a mis en garde : « *Attention, ils vont tout piquer.* » Pourtant jusqu'à maintenant aucun incident ne s'est produit. Trois attitudes sont importantes à vivre avec eux : exigence, vigilance, confiance.

Exigence : aussi bien pour les règles de sécurité, que pour le rangement ou la manière de travailler en groupe. Il a fallu

au départ se bagarrer pour que les plans de travail soient laissés propres (« *C'est un boulot de femme !* ») mais on ne gagne rien à laisser faire et peu à peu l'habitude se prend.

Vigilance : vérifier le matériel avec eux, montrer que l'on est attentif...

Confiance : il est parfois difficile pour une classe d'arriver avec une image de perturbateurs. Si on doute de tout ou si on est toujours sur ses gardes, c'est aussi les responsabiliser dans le travail qu'ils font, croire dès le départ qu'ils sont capables de réussir ce qu'ils vont fabriquer.

10h00

Récréation de quinze minutes. Un bruit immense envahit les couloirs. Les planchers tremblent. C'est le temps des premières bagarres. Les surveillants veillent... mais sont souvent trop peu nombreux.

A la reprise des cours, plusieurs classes restent bloquées dans le couloir, les serrures étant bouchées par des allumettes, chewing-gum ou papiers.

Je suis avec une classe de 5^e. Trois

élèves sont arrivés les mains dans les poches, sans papier ni stylos. Je les déstabilise davantage en leur fournissant de quoi travailler qu'en les excluant, ce à quoi ils s'attendaient. Ils ont déjà été absents et ont du retard. J'essaie de prendre un peu plus de temps avec eux pour les explications de la valisette que l'on fabrique. Deux d'entre eux se mettent au travail mais le troisième quitte le cours en claquant la porte... Fuite d'abord de lui-même quand il faut montrer ce qu'on est capable de faire.

Le bruit dans le bâtiment ne cesse de monter. Travailler avec ce bruit, les hurlements de la classe d'en face, les chaises qui tombent dans celle du dessus, c'est ce qu'il y a de plus pénible. Dans le couloir une porte claque, des élèves sont renvoyés. Ce sont souvent les mêmes pour qui le mot *scolarité* ne veut plus dire grand chose. Ils perdent leur temps dans cette structure et gênent les autres.

Quelques instants après, l'alarme retentit. Personne ne bouge. Elle s'arrêtera au bout de quelques secondes avant d'être de nouveau déclenchée volontairement plusieurs fois dans la journée.

12h00

C'est la pause pour tous. Très peu vont rester à la cantine qui doit être payée d'avance et représente une somme trop importante pour des familles aux revenus modestes. Un tarif suivant les revenus de la famille n'est pas envisagé. Des élèves se contenteront d'un sandwich ou seuls chez eux se feront réchauffer une assiette au micro-onde.

13h30

Les cours reprennent. Toujours des classes bloquées dans le couloir. Pendant ce temps de midi, plusieurs extincteurs ont été vidés, les élèves pataugent dans l'eau.

Une collègue se fait inspecter. Elle est obligée de mettre à la porte quatre élèves ayant décidé de saboter son cours.

J'essaie d'obtenir l'attention de mes élèves de 6^e malgré le bruit qui vient du couloir. Ils sont heureux à la pensée d'utiliser les perceuses et les fers à souder, ils posent mille questions avec spontanéité. Le cours commence bien mais deux élèves se mettent à s'insulter pour une ques-

tion de vol. Les autres prennent parti et s'en mêlent. N'arrivant pas à régler seule le problème, je les envoie chez le conseiller d'éducation. Au bout de quelques jours, on découvrira une bande de filles (12-13 ans) très organisée pour le vol dans les supermarchés, et repérée par le PJJ (Protection judiciaire de la jeunesse). Les parents sont convoqués... certains ne se déplaceront pas.

D'autres cris au bout du couloir. Des élèves, ou d'anciens élèves (certains ont été renvoyés), sont dans le bâtiment, ouvrent les portes des classes, insultent les profs... que parfois ils ne connaissent pas.

Un élève de 3^e, mécontent d'une note à un devoir, remonte le couloir frappant violemment les portes et les murs.

Je continue le travail dans ma classe de 6^e. Au bout de quelques semaines ceux qui sont arrivés déjà en difficulté ont baissé les bras dans beaucoup de matières. Fabriquer, manipuler avec leurs mains les intéresse encore, leur permet d'apprendre d'une autre manière à mesurer, compter, mais les lacunes rendent tout travail théorique difficile.

La fin de la journée arrive. Je passe au bureau du conseiller d'éducation où je rencontre un élève de la classe dont je suis professeur principal. Exclu de nombreux cours, il ne reconnaît pas pour de la violence les insultes qu'il adresse à ses professeurs. Cela représente pour lui une réponse aux remarques qu'on lui fait. Il a peur qu'on prévienne son père dont l'autorité se manifeste par des réactions violentes. Il trouve cela normal et lui-même agit de même envers les autres élèves. Il est persuadé qu'il ne peut rien changer à ses résultats catastrophiques, à un inévitable redoublement. Ses projets pour l'avenir ? Aucun... si ce n'est le passage dans la classe supérieure.

A la grille du collège, des jeunes attendent la sortie de leurs copains. Certains, en voie de déscolarisation, auront passé là toute l'après-midi.

En rentrant chez soi, on est vidé... besoin de souffler, de dormir. On repense aussi à ce qu'on aurait pu mieux faire, aux accrochages... Quelquefois à ce qu'il y a eu de constructif.

Pourquoi cette violence ?

Si tous les jeunes n'en sont pas responsables, tous y assistent et souffrent de la violence physique ou verbale qu'ils rencontrent chaque jour. Dans les établissements scolaires, il y a toujours eu des bagarres, des dégradations de matériel, mais une nouvelle forme de violence est en train de naître, dirigée **contre l'institution scolaire** ou ceux qui la représentent.

Autrefois, l'école était reconnue comme lieu d'intégration, lieu qui préparait à une formation, un savoir qui permettait de s'en sortir, de se débrouiller, même si certains en étaient exclus. Aujourd'hui, quand il n'y a pour horizon que chômage ou petits boulots, il n'y a plus de motivation. Parmi les "grands frères", quelques-uns ont continué des études sans que ce soit pour autant une garantie de trouver un métier qui leur permettent d'être indépendants ou de faire vivre une famille. Certains se satisfont des aides offertes par l'Etat. Heureusement, les filles se montrent souvent plus combatives, l'indépendance vis-à-vis de leur famille ayant un enjeu plus important pour elles.

Les plus jeunes sentent ce contexte et le mot avenir ne dépasse pas pour beaucoup d'entre eux la fin de l'année scolaire en cours et la décision du conseil de classe. Sur l'école, est en train de se porter le rejet d'un système social marqué par l'exclusion, le manque de travail et le peu de confiance en l'avenir.

L'**échec scolaire** est aussi cause de cette violence. Lorsque les lacunes s'accumulent, l'image que ces jeunes ont d'eux-mêmes est brisée. Ils sont souvent plus âgés que la moyenne de la classe où ils sont, les efforts qu'ils peuvent fournir un jour ne suffisent pas à retrouver des résultats qui pourraient leur redonner confiance. Parfois complètement largués à certains cours, c'est contre le professeur ou le cours lui-même qu'ils se révoltent. Tout sera bon pour essayer de ne pas être évalué dans son travail : rackets de devoirs auprès de bons élèves, absences au contrôle, tricherie... comme une fuite en avant de soi-même. Un cours de soutien va apparaître comme une punition, exigeant d'eux une présence supplémentaire.

Cette violence est aussi le reflet de ce qu'ils vivent **dans leur cité**. Pour s'impo-

ser, il faut affirmer son autorité, se montrer plus fort que l'autre, même entre copains. Les relations qu'ils vivent sont toujours faites de rapport de domination, d'agressivité.

Au collègue, ils se retrouvent face à une autorité que ce soit celle de l'administration, du règlement intérieur, du professeur. Ils vont essayer de se mesurer à elle, d'en être plus forts... Ce qui entraîne de multiples discussions lorsque des décisions de notes, de sanctions ou d'appréciation sont prises.

Face à une société qui leur présente peu de perspectives d'avenir, ils vivent dans un monde fait de débrouilles, de combines, où on finit toujours par s'en sortir si on fait partie des plus forts. La réalité est toujours faussée, les réseaux de drogue, de revente, de trafics en tout genre mettant sous leurs yeux l'appât d'un argent plus facile à gagner. Une minorité est touchée par ces réseaux, mais ils se font de plus en plus présents.

Cette violence est vécue, enfin, à **l'intérieur même des familles**. Beaucoup souffrent de l'absence d'un noyau familial où ils puissent trouver tendresse, autorité,

repères. Des parents ont essayé... mais sont dépassés, ne savent plus quoi faire. D'autres sont terriblement absents et certains élèves sont très tôt livrés à eux-mêmes, vivant une indépendance sans avoir reçu une éducation leur donnant les moyens d'une autonomie équilibrée.

Alcoolisme, chômage, familles divisées... On essaie de comprendre, sans en faire des excuses. Certaines violences sont des appels au secours qu'on ne sait pas toujours entendre ou auxquels on ne sait pas répondre. Et ce n'est pas toujours du ressort du professeur, de l'institution scolaire. Des éducateurs, des assistants sociaux travaillent avec eux et peuvent mieux que la communauté éducative intervenir.

Que peut-on faire ?

Tout d'abord, il ne faut jamais renoncer aux **exigences** que l'on demande aux élèves : respect du règlement intérieur, consignes en cours. Il y a du temps à prendre pour les expliquer, les commenter, mais ces exigences vont permettre qu'une vie en groupe soit possible. L'élève va être

face à une autorité qui n'est pas faite pour l'écraser mais lui permettre de vivre avec d'autres. Il n'est pas là pour faire "régner la loi du plus fort", mais pour trouver sa place. Dans un travail en groupes, certains veulent toujours avoir d'abord le matériel, être les premiers à avoir fini ne se souciant guère du reste de leur équipe. J'essaie qu'étape par étape, ils puissent aider ceux qui sont le plus en retard, se soucier de ceux qui vont à un autre rythme... Quand il faut ranger, ou que je demande que personne ne quitte la salle sans autorisation, ils savent que ces consignes vont permettre aux suivants d'entrer dans une salle en ordre où le matériel aura été vérifié. Ils ne cherchent plus trop à aller contre.

Quand nous avons suspendu les cours, nous avons pris le temps de parler, de rencontrer les élèves. Le mot **dialogue** est revenu sans cesse. Ils avaient des choses à nous dire, des suggestions à faire mais ils ne sentent pas toujours quel est le lieu où ils pourraient l'exprimer.

Dialoguer ne veut pas dire négocier lorsqu'un conflit se présente. Si une sanction doit être prise, il est nécessaire qu'elle

le le soit, mais dialoguer c'est chercher ensemble ce qui a conduit à telle ou telle situation, ce qui pourrait l'éviter ou améliorer des relations difficiles entre élèves, avec des professeurs. Dialoguer, c'est être face à face, de personne à personne sans continuer à avoir des relations d'agressivité ; les élèves le vivent rarement avec des adultes. Certains professeurs en ont peur ; peur d'être remis en question ou de voir ébranler ce qui parfois maintient leur autorité. Dialoguer c'est être présent, disponible.

A la récréation, entre deux cours, des élèves viennent me dire bonjour, me raconter ce qu'ils ont fait dans d'autres cours, me donner des nouvelles de leurs frères et sœurs. J'apprécie ces moments où je ne suis pas seulement dans le rôle "d'enseigner". Il faut aussi des moments où les élèves puissent se dire, exprimer leurs difficultés, ce qu'ils aiment ou n'aiment pas. Depuis cette année, les cas les plus difficiles ont un tuteur qu'ils ont choisi parmi les professeurs ou le personnel du collège. Pour certains, pouvoir s'exprimer canalise en partie la violence qu'ils portent en eux, et avoir un lieu où ils sont écoutés change leur perception du collège.

Il faut essayer aussi et sans cesse de **combattre l'échec scolaire**. Des professeurs sont inventifs, prennent du temps pour proposer des ateliers, des lieux où il va être possible d'apprendre de manière différente. Pour les élèves les plus en difficultés, des "ateliers de la réussite" veulent remotiver des élèves en voie de déscolarisation ou en grande difficulté : mécanique, informatique, travail du bois, modélisme, théâtre leur sont proposés. Ce n'est pas simplement une occupation supplémentaire mais un lieu d'apprentissage différent des cours où l'élève est en échec, un lieu qui donnera une image différente du collège, une image qui se veut plus positive.

Les classes-relais (une dizaine d'élèves avec professeurs, éducateurs, dans un établissement indépendant) existent déjà, destinées à ceux pour qui notre système scolaire n'est plus du tout adapté. Comment faire de ces classes un lieu qui soit tremplin pour la suite de la scolarité, qui redonne une chance, une ouverture ?... Comment ne pas en faire des classes ghetto où se retrouveraient ceux dont on ne voudrait plus, ceux qui "gênent" ?...

Deux élèves du collège participent actuellement à une classe-relais sur le département. Avec leur retour en mai, on pourra mesurer un peu mieux les chances et les limites d'une telle structure. Mais c'est déjà à l'intérieur du collège qu'il faudrait pouvoir travailler avec des petits effectifs qui permettent un suivi individuel de plus en plus important.

On peut enfin essayer de chercher ensemble comment les responsabiliser. Les délégués-élèves peuvent avoir un rôle important mais ils ne le connaissent pas toujours. On a trop souvent les "caïds" de la cité qui se font élire en menaçant les autres mais qui ensuite délaissent leur responsabilité chez nous. L'apprentissage de ce rôle est encore à réfléchir malgré les rencontres régulières qui se sont mises en place cette année.

Pourquoi être là ?

J'ai commencé à enseigner l'EMT (Education manuelle et technique) il y a quinze ans puis la technologie il y a six ans. J'étais maître-auxiliaire et j'ai connu

beaucoup de collèges, certains plus calmes, d'autres d'un bien meilleur niveau scolaire.

A Colombes, malgré le nombre d'élèves en grande difficulté, j'ai senti un accueil vis-à-vis de ma matière, une attente d'un cours qui ne soit pas seulement de la théorie. Il me paraît important que ces élèves puissent réussir dans une fabrication, une manipulation... j'essaie de travailler pour leur en donner les moyens. J'essaie de ne jamais désespérer d'eux... même si cela m'arrive de ne plus savoir comment faire avec certains. Je suis toujours étonnée de voir comment certaines classes très dures avec des professeurs arrivent à se discipliner devant du matériel confié, même s'il faut toujours faire attention. En travaillant en groupe, ils se montrent sous un autre visage...

Montrer qu'on croit qu'ils sont capables de réussir, les aider, essayer de rétablir la confiance, une relation après une engueulade ou une sanction, se réjouir avec eux d'un objet réussi, encourager celui qui n'y arrive pas ; tout cela emplit un cours. J'ai découvert qu'enseigner ce n'est pas seulement transmettre un savoir mais aussi apprendre à l'élève à le recevoir.

La violence : je la sens davantage dans le collège que pendant mes cours... peut-être aussi parce que depuis quelques années, j'ai appris à trouver un peu mieux ma place de prof vis-à-vis d'une classe. J'ai connu des classes où j'avais peur de faire cours, où, la veille au soir, j'appréhendais la journée du lendemain. Certains vivent encore cela et je ne me sens pas complètement à l'abri de le revivre à nouveau car les jeunes en grande difficulté sont de plus en plus nombreux, se replient sur eux et entre eux et la brèche est parfois dure à trouver.

Je crois encore à l'école comme lieu d'intégration, lieu de devenir de la person-

nalité de chacun. J'essaie d'y apporter ma part mais il est indispensable de diversifier les manières d'enseigner, de multiplier les travaux en effectifs réduits qui permettent une plus grande attention à chacun.

Et puis, il est nécessaire qu'à partir de toute formation un avenir soit possible pour que chacun puisse prendre sa place dans la société qui se construit. Quand cela n'est plus possible, le monde qui se bâtit est un monde où la violence devient le moyen d'être reconnu, d'exprimer sa révolte pour ceux qui vivent toute exclusion ; celle d'un savoir, d'une compétence ou d'un travail.

« Dieu était là, et je ne le savais pas... »

Daniel BATISSE
membre de Galilée

Il est de ces lieux où "y a pas de bon Dieu"... Daniel y vit, il y exerce son métier de médecin en PMI.

Membre de l'équipe Mission de France de Villetaneuse, il nous invite à avoir ce regard qui change tout, un regard d'amour, d'espérance, qui transfigure la violence du quotidien.

J'ai toujours vécu en cité, aux Courtilières, à Pantin, dans la banlieue nord-est de Paris. La cité a été construite en même temps que moi, mes parents ont fait partie des premiers habitants. Depuis une dizaine d'années, je travaille comme médecin en PMI en Seine-Saint-Denis, d'abord à Gagny et Noisy-le-Grand, puis à Saint-Denis, aux Francs Moisisins et à la Plaine.

Depuis toujours, j'ai rencontré la violence, avec des visages multiples. Pourquoi en parle-t-on aujourd'hui comme si elle était nouvelle ? Ici, tout peut être violence. On pense bien sûr à la violence physique, à l'égard des choses et à l'égard des personnes. Mais les structures enferment aussi les gens dans la pauvreté, l'illégalité...

Un incendie au collège

Grande est l'émotion aux Francs Moisis : on a voulu mettre le feu au collège. Tous les parents sont là, avec l'équipe éducative, et de nombreux enfants. Même l'adjointe au maire s'est déplacée, ainsi que de nombreux travailleurs médico-sociaux du quartier et beaucoup de responsables d'association. Ce week-end, on a jeté un cocktail Molotov dans l'appartement du principal qui a réussi à éteindre le feu sans trop de dégâts. Toute la population s'est mobilisée pour dire "non" à la violence. Alors, le principal qui, depuis des années, déploie des trésors d'ingéniosité pour maintenir l'ordre dans son collège, fait une déclaration. Il remercie les personnes présentes et en particulier le père d'un élève exclu la semaine précédente en raison d'un comportement violent avec un professeur. Il dit que cet élève n'est pas responsable, mais que ce sont probablement ses amis qui ont réagi ainsi. C'est comme si l'on avait marqué Monsieur T. avec un fer rouge ! Le seul jeune nommé dans l'assistance, c'est son fils, que l'on stigmatise ainsi. Je voudrais être à mille

lieues de là quand tous les regards se tournent vers cet homme, qui sort avec le poids de cette culpabilité sur les épaules. Le coupable est déjà tout trouvé et jugé.

La chute du bâtiment 3

Le conseil municipal a voté : le bâtiment 3 sera détruit. Il est très laid, au milieu de la cité proprette depuis la réhabilitation. On a donné des noms de rues aux bâtiments. Les habitants des Francs Moisis en sont très fiers. Ils ont une adresse, et ne sont plus obligés de dire : j'habite les Francs Moisis. Le bâtiment 3 est la plus grande barre de la cité, très haute, très longue, et coupe la cité en deux. Il ne comporte que "des cinq pièces". La moitié des logements sont vides. Certains ont toujours vécu là, paisiblement. Leur logement est souvent magnifique. D'autres squattent, ou n'ont jamais réglé un seul loyer. Certains doivent plus de 200 000 F nouveaux, et n'ont pour vivre qu'un RMI. Malgré tout, le plus grand nombre demandera d'être relogé dans la cité même et non pas au centre ville.

Les jeunes qui se retrouvent en bas de l'immeuble se sentent dépossédés de leur territoire. Avec l'intensification de la lutte anti-drogue, des réseaux ont été démantelés. On voit moins de personnes "sans ressources officielles" rouler en BMW décapotables ! Après le départ des habitants, du service social, du cabinet médical et des kinésithérapeutes, il ne reste plus dans l'immeuble que le centre de PMI et la halte-jeux. Aussi, c'est presque sans surprise que nous trouvons un lundi matin la PMI dévastée, cambriolée pour la septième fois de l'année. Il ne restait plus grand chose à voler. Je "les" imagine très bien traverser la place rouge, au milieu de la cité, avec le frigidaire et la machine à laver ! Personne, évidemment, n'a rien vu. Françoise, la puéricultrice, va aller faire un tour chez quelques-uns pour essayer, en vain, de retrouver le micro-ondes ! Lisa, l'éducatrice, est effondrée. La halte-jeux a été saccagée, les lits des enfants cassés, les rideaux découpés en lamelles, du Nutella répandu partout sur les dossiers, pour le simple plaisir de détruire. Quelques jours plus tard, c'est Venise. "Ils" sont montés au seizième étage et ont cassé les radiateurs. Tout a coulé, un étage après l'autre,

jusqu'au rez-de-chaussée et Sandrine essaie en vain avec une raclette d'endiguer les flots qui envahissent la halte-jeux.

Quelques mois plus tard, je repasse devant les décombres de la PMI, devant le bâtiment miné dans l'attente de l'explosion. Les rideaux qu'ont laissés les anciens habitants flottent à travers les vitres brisées. Je repense à Monsieur C. Sa femme est assistante maternelle et accueille des enfants de l'Aide Sociale à l'Enfance. Ils habitaient un superbe appartement du bâtiment 3. Ils habitent maintenant au bâtiment 6, juste en face, et de leur fenêtre on voit très bien leur ancien logement. Quand il parle du bâtiment 3, Monsieur C. ne peut retenir une larme, en souvenir des moments de bonheur qu'il a vécus là. Et c'est un peu avec le cœur gros que je regarde ce qui reste de la PMI.

L'histoire d'Abraham

La première fois que j'ai rencontré Abraham, il venait d'arriver d'Haïti, c'était un petit garçon de 2 ans et demi, maigrichon, aux épaules tombantes et au regard toujours tourné vers le sol. Son

père, qui ne l'avait pas vu depuis plus de deux ans, venait d'en obtenir la garde. Abraham ne disait rien, et son père était incapable de me raconter son histoire. Pourtant, à l'examiner, on voyait qu'il avait subi une énorme brûlure en pèlerine plusieurs mois auparavant. Dès la première rencontre, j'invitais son père à rencontrer la psychologue, et lui expliquais qu'on n'avait pas le droit de frapper des enfants. Nous eûmes tout de suite l'idée, avec Lola, la puéricultrice, de le voir assez régulièrement pour prévenir toute maltraitance future. Quand il revint, un mois plus tard, c'est sa "tante" qui l'accompagnait. Ses trois cousins et son grand frère étaient en pleine forme, mais Abraham gardait toujours le même air de Cosette, qu'il arborait à la première visite. La tante parlait de lui comme d'un être arriéré et pervers, le comparant avec ses propres enfants, plus intelligents, plus propres... Mais le mois suivant, le médecin scolaire m'avertissait que l'enfant avait des "traces rouges" dans le dos. Sans voiture, elle ne pouvait aller le voir pour faire un constat de coups. Aussi me l'envoyait-elle à la sortie de l'école. Abraham était couvert de traces de coups de ceinture : sa tante

m'expliqua que son père l'avait frappé car il avait étalé du caca partout sur la moquette. En attendant l'arrivée de la Brigade des Mineurs, qui devait emmener son fils à l'hôpital, le père paraissait comme un pauvre oiseau mazouté après le naufrage d'un pétrolier. On aurait dit que lui-même venait de recevoir une raclée. Comme Abraham, il avait lui aussi été un pauvre Caliméro dont personne ne voulait.

Quand je revis Abraham, il était accueilli chez Madame Y., une assistante maternelle de l'Aide Sociale à l'Enfance. Elle avait dû l'appivoiser, comme on le ferait avec un petit moineau sauvage. A son arrivée, il refusait de se laver, ou même d'approcher simplement de la baignoire. Quelques mois plus tard, bien habillé, coiffé à la mode, jouant avec Slimane, le petit dernier de la famille d'accueil comme avec un frère, on n'aurait jamais pu croire qu'il avait subi de telles violences.

Le SIDA

Sonia a dix ans. Il y a deux ans, c'est elle qui a découvert le corps de son père. Et maintenant, sa mère ne va pas très

bien. Elle doit être hospitalisée, et personne de la famille ne peut accueillir Sonia ni sa petite sœur. On essaie de trouver une assistante maternelle qui accepte de les accueillir la nuit quand leur maman doit dormir à l'hôpital, et c'est bien difficile. Personne ne veut d'elle. Seule madame B. acceptera de les héberger. Françoise, la puéricultrice, est très présente auprès de la maman de Sonia. Mais cette dernière refuse de "prendre des dispositions", bien que son état s'aggrave de jour en jour. Un samedi matin, Sonia téléphone à Françoise. Elle a trouvé sa mère morte. Alors, Françoise vient chercher les deux sœurs, et les emmène chez Madame B. Puis elle fait le nécessaire pour leur mère. Deux jours plus tard, mon chef me téléphone. Jamais elles n'auraient dû aller chez l'assistante maternelle car elles sont maintenant pupilles de l'Etat. Elles auraient dû partir en pouponnière et maintenant l'Aide Sociale à l'Enfance ne devrait plus financer leur accueil. Il me faudra batailler pour qu'elles puissent rester chez l'assistante maternelle jusqu'à la décision du conseil de famille. Quelques temps

après le départ des enfants, Madame B., épuisée, m'annonce qu'elle souhaite arrêter de travailler pour un temps. Elle veut accueillir son dernier fils, Mohamed. Il a 25 ans, mais déjà le SIDA est très avancé, et il aura besoin de soins à domicile. Les gens les plus accueillants aux sidéens sont ceux qui sont frappés dans leur chair. Après cette histoire, Françoise va monter une formation SIDA pour les assistantes maternelles, et plusieurs accepteront ensuite d'accueillir des enfants séropositifs.

La maman de Marie est très gentille. Marie est à la crèche depuis deux ans. Un jour, la directrice m'appelle pour m'annoncer que le papa de Marie est hospitalisé pour une méningite. J'appelle donc l'hôpital, afin de savoir s'il faut prendre des précautions particulières pour les enfants. Et l'interne m'annonce qu'il n'y a aucun risque pour les enfants, mais que le père est mal parti, car il vient d'entrer dans le SIDA. Pauvre Hippocrate ! Le secret médical est bien malmené, et les hommes ordinaires ne sont pas mieux gardés que les présidents de la République¹.

1. Je précise qu'ici, j'ai rendu anonyme toutes les situations.

Quand Madame P. viendra me voir plus tard, avec son mari, elle m'expliquera qu'elle croyait que je la jugeais. Il faut se méfier des regards, quand des paroles claires ne sont pas posées. Il me faudra serrer très fort la main de son mari pour qu'ils reprennent confiance.

Des gens dénués de droits

La mère de Sandra est portugaise. Elle habite ici depuis plus de vingt ans, et elle travaille depuis plus de cinq ans. Avec les grèves de novembre et décembre, elle n'a pas pu faire renouveler son titre de séjour. Elle a pris des jours de congé pour régulariser sa situation, mais "une dame" de la sécu lui a dit qu'on ne pouvait renouveler sa carte. Quand je téléphone à "la caisse", on me dit qu'elle a pleinement ses droits ouverts jusqu'en décembre ! A beaucoup qui ont des droits, on enlève même ce qu'ils ont, renversant la formule évangélique.

D'autres ont moins de chance. Quand ils ne sont pas en situation régulière, ils ne peuvent pas travailler, ni avoir de couver-

ture sociale, et évidemment pas de logement. Et il faut habiter depuis au moins un an sur le département pour bénéficier de l'aide médicale. Comment ces mères peuvent-elles faire pour nourrir et faire soigner leurs enfants ? Elles n'ont d'autre ressource que de travailler au noir ou, pire, la prostitution. Certains maris font même du chantage, réduisant leurs femmes en esclavage. Heureusement, des associations viennent en aide à ces femmes, avec de pauvres moyens.

Un risque, la désespérance

Les gens qui travaillent dans les cités ne sortent pas indemnes de cette petite violence du quotidien. On ne peut rencontrer chaque jour des souffrants sans y laisser un peu de soi-même. Quand Amine, qu'on appelle Papy et qui, à huit mois, est venu à la PMI, je l'ai tout de suite envoyé aux urgences en priant que ce ne soit pas une leucémie. Puis, j'ai engueulé Dieu car c'en était bien une ! Mais heureusement, il en a guéri. « *Dieu peut encaisser* », disait Élisabeth Kübler Ross. Françoise, la puéricultrice, travaille dans le quartier de-

puis 1960. Elle a connu le bidonville qui existait avant la cité, elle transportait une petite balance pour peser les bébés. La construction des Francs Moisisins a été un grand progrès. Elle a connu des jeunes filles qui sont maintenant grands-mères. Elle dit qu'elle en a assez de dépenser toute son énergie pour des familles qui ne font aucun effort, et ne s'en sortent jamais. Elle a accompagné certaines familles dans toutes leurs démarches. Pourtant, le ressort n'est pas cassé. Elle continue d'imaginer des solutions nouvelles : ce groupe d'assistantes maternelles volontaires pour accueillir des enfants séropositifs en est un exemple. Pour des jeunes femmes sans projet, dont l'avenir semble bouché, elle a imaginé un groupe de parole, de formation, d'expression corporelle... Ce groupe est un petit coup de pouce qui leur permet de s'en sortir, de devenir un peu plus autonomes, de prendre des décisions.

Quant à moi, un conflit récurrent que je n'arrivais pas à résoudre m'a usé, et j'ai finalement demandé à changer de centre de PMI. Mais c'est avec nostalgie et regret que je passe devant les Francs Moisisins.

Ce serait faux de s'arrêter à cette image d'échec. Car à part toutes ces histoires qui se terminent un peu mal, le Franc Moisin est un quartier plein de vie et de lumière. Quand le logement de la famille B. a brûlé accidentellement, toute la cité a manifesté sa solidarité en apportant des vêtements, de la literie... Des femmes ont monté une petite association, qui a d'abord fait de l'alphabétisation, un peu de couture. Puis, avec le soutien de la mairie, elles ont créé un petit restaurant "Taninna" où on mange, pour pas cher, de la cuisine africaine, des plats indiens, de la cuisine d'Afrique du Nord... Elles ont même créé des emplois solidarité, qui permettent à des femmes de s'organiser pour travailler, puis aller à la recherche d'un emploi "normal". Quand on organise des fêtes, des sorties à la PMI, un autocar n'est plus suffisant. Beaucoup d'associations travaillent sur le quartier pour améliorer la vie des gens. Il y a une ambiance de village dans la cité : on veut en sortir, et en même temps, on souhaite y rester. Une vraie solidarité dépasse les frontières raciales et religieuses. Beaucoup de couples mixtes y vivent heureux. Pour détourner un slogan célèbre à la Mission de France, cette planète est un village.

Et Dieu dans tout cela ?

Je n'ai pas vraiment été envoyé dans cette banlieue. C'est là que j'ai poussé. Le choix de ce travail a certainement quelque chose à voir avec l'Évangile. Je n'ai pas reçu d'autre mission que celle confiée lors de mon baptême. Pourtant, un temps de discernement fait en équipe m'a montré que c'est là et pas ailleurs qu'était ma place. Au quotidien, on rencontre peu les chrétiens. Les prénoms sont un indice : parfois, c'est le petit garçon d'un pasteur qui s'appelle Charis, la grâce. Ailleurs, c'est un petit Josias. Une autre maman va à Lourdes, car son mari a le SIDA. Mais on rencontre surtout beaucoup de musul-

mans, fidèles, s'organisant pour observer vaillamment le Ramadan, toujours à l'écoute des autres, faisant des médiations quand une famille va mal, nous apportant des gâteaux pour fêter le petit Aïd. Ils nous montrent aussi un chemin d'espérance : comme dans les yeux de cette maman, si fière d'avoir enfin pu avoir un petit garçon qu'elle a prénommé Intissar, la réussite, ou chez cette autre, qui a pu s'échapper d'une situation catastrophique, et qui a appelé son fils Seïf Allah, l'épée de Dieu. Cette banlieue, c'est vraiment UN LIEU² : lieu de passion, mais aussi lieu de résurrection. Comme Jacob à Beth El, je m'émerveille en disant « *Dieu était là, et je ne le savais pas !* »

2. Gn 28,11; Jn 20, 7.

L'inespéré...

Jean BIEHLER

Prêtre de la Mission de France

A partir de son métier d'infirmier, Jean nous fait partager sa "plongée" dans des lieux où notre rapport au sens est ébranlé. Et si une telle plongée était un baptême ? Et si on s'en relevait croyant, sans pour autant avoir davantage de certitudes ?

Parler de l'expérience de la violence, c'est aussi pour moi être confronté au défi de rendre compte envers et contre tout, de mon espérance chrétienne. Quand dans les heures sombres, advient l'inespéré, peut-être est-il temps de réapprendre autrement l'espérance...

L'hospitalier

"Humanisation des hôpitaux" annonçait-on fièrement. Il y a donc de l'inhumain ? L'institution hospitalière serait-elle inhospitalière ?

Le malheur physique est violence. Le traitement est violence. Le "corps perdu" dans la main des soignants est vécu comme violence.

On les appelle des "patients". Ce n'est pas pour rien. Et si le personnel, parfois, "n'est pas patient", ce n'est pas pour rien non plus...

Infirmier dans un centre de cancérologie parisien, pendant sept ans de jour, d'abord dans un service de chimiothérapie et radiothérapie à visée palliative, avec beaucoup de "phases terminales", puis en chirurgie cervico-faciale et ORL, à présent infirmier de nuit, "volant" c'est-à-dire

destiné à intervenir là où manque du personnel fixe, je suis pris dans ce jeu complexe de violences.

"Patients"...

Faut-il, pour "prendre" la parole en tant que soignant – normal : dans le milieu, c'est le soignant qui parle ! – faut-il mettre en exergue, comme une concession ou les "circonstances atténuantes" habituellement reconnues à la partie adverse, la longue litanie des patients ?

Faut-il avoir l'indécence de rappeler que tout commence dans l'univers hospitalier par une violence première, subie, anonyme, qui n'ose pas dire son nom, lâche, traître, une injustice faite à des braves gens qui ne demandaient qu'à vivre tranquillement comme vous et moi... "Tomber" malade, c'est violent : une expérience de violence primitive, sauvage, originaire, l'expérience du non maîtrisé, parfois du non maîtrisable.

C'est injuste : « Dire que c'est à moi que cela doit arriver ! C'est vrai, j'avais mal ; mais je ne le montrais pas, je ne

voulais rien laisser paraître, pour moi, pour les autres : c'est mon image que je défendais, l'image que je pensais que les autres devaient avoir de moi, la famille, les amis, les collègues de travail... Je voulais ne pas montrer que j'avais mal : c'était ma façon de rester maître du jeu. Maintenant je suis obligé de reconnaître que je suis mal... »

Avoir mal et le cacher, c'est toléré ; être mal, dans notre société, ce n'est pas bien ! Certes il y a l' "assurance maladie", même si elle fait l'objet de quelques attaques. Mais j'ai entendu Madame M., mère célibataire, encore jeune, avec son cancer, qui faisait des ménages pour élever ses deux enfants dont l'aîné est adolescent : elle n'a pas de garantie de revenu, elle va perdre sa "clientèle"... Elle en est... malade : personne pour faire les démarches ; les parents sont âgés et loin, ils sont de la campagne. Qui s'occupera des enfants ? Et je suis témoin qu'elle n'est pas seule à subir cette violence non seulement dans son image sociale, mais encore dans sa situation matérielle. A la menace physique qui fait irruption, violente dans son mystère, insaisissable, derrière les examens, les

mots techniques, les dossiers, s'ajoute une violence sociale, qui pour beaucoup, n'est pas moins physique elle aussi.

Sans "assurance"...

Etre malade c'est bien quelque part "perdre son assurance". La violence subie comme déstabilisation rouverte à l'angoisse originaire, à la violence primitive de la vie qui pourrait ne pas être.

Faut-il rappeler, puisque c'est le soignant qui a la parole, que le soin, les multiples gestes techniques et quotidiens du soin, d'autant plus "imposants" et "imposés" qu'il s'agit d'un "grand" malade, sont violence ? Il est vrai que les infirmières sont douces ! Elles ont même appris à être douces dans leur "approche globale du malade", elles savent parler "avec psychologie" ! Mais la pudeur est agressée, et pas seulement dans la façon dont un soignant se saisirait d'un corps ; il peut aussi y avoir "attentat à la pudeur" dans la façon dont un soignant se saisit d'une vie confiée. En effet, malade, je n'ai pas le choix : outre l'agression physique, il y a toujours cette obligation subie de s'en re-

mettre entièrement à l'autre : ma vie, toute ma vie est "exposée" ; c'est ma vie que je remets en d'autres mains. L'angoisse d'être ainsi "exposé" se traduit souvent en interrogations de confiance. En effet, la confiance s'impose ! Au besoin elle est imposée. Combien de fois l'infirmier de nuit vérifie-t-il cela : je passe faire mon tour du début de nuit ; Monsieur B. m'attend de pied ferme avec une batterie de questions. Je me garde bien de me précipiter de suite vers d'éventuelles réponses, même si j'en ai quelques éléments que viennent de me transmettre les infirmières de jour. Mon rôle, tel qu'un bon soignant l'a intégré, est de reformuler ce qui m'est dit : en renvoyant ainsi les choses à mon interlocuteur, je vérifie une fois de plus qu'il sait déjà ce qu'il redemande. J'ai utilisé de mon savoir et de mon pouvoir pour éviter le risque d'une contradiction : en effet, à la moindre incohérence, la porte est ouverte au doute et à l'angoisse. Et combien de fois l'infirmier de nuit, dans la confidentialité de la pénombre, n'est-il pas sollicité pour donner son avis sur la compétence, la conscience professionnelle de tel ou tel médecin en charge du dossier ! Pouvoir du soignant, d'échapper, de se re-

trancher dans une réserve toute professionnelle. Violence imposée de la loi du silence.

"Clients"...

Les "patients", certains les vou draient "clients" : ils auraient ainsi mot à dire !

Mot "économique" dans le jeu de la libre entreprise soignante où le "meilleur gagne", celui qui sait s'attacher une clien- tèle.

Le mot du client n'est pas patient : le client est roi ! Son mot à dire est violence, menace, pour le soignant. Contre-vio- lence pour équilibrer les pouvoirs.

L'infirmier de nuit écrit ces lignes violentes alors qu'il est appelé pour la Xème fois par M^{me} De P., sans raison, pour tirer la couverture, alors qu'elle peut parfaitement le faire elle-même, pour l'ac- compagner aux W-C (dans la chambre) alors qu'elle n'a aucun mal à se lever ni à marcher... Madame G. appelle à trois heu- res du matin et exige de voir immédiate-

ment un médecin. Je lui demande ce qu'il y a. Elle a comme une masse qui lui serre la gorge, son coeur bat très vite, dit-elle haletante. Après un contrôle de ses constan- tes, chez une personne ne présentant pas de facteurs de risques imminents, je comprends qu'il s'agit, comme souvent, d'une de ces crises d'angoisse nocturne. J'essaye donc de lui parler, de la faire par- ler, de l'écouter... Rien n'y fait : « *Alors vous ne voulez pas appeler le médecin, ... bon...* » L'interne de garde est donc tiré de son sommeil, entre sa journée de la veille à l'hôpital, celle qui l'attend aujourd'hui, et ses études à faire quelque part dans tout cela... Il n'est pas du service, ne connaît pas la dame... Je m'excuse, je ne pouvais pas faire autrement... Satisfaite d'avoir ob- tenu l'attention du "corps médical", Mad- ame G. se voit prescrire un quart de "Lexomil"... supplémentaire.

"Impatients"...

Il est vrai que le personnel n'est plus ce qu'il était. On n'a plus la patience des religieuses d'antan ! La violence faite à ceux qui sont patients par leur état n'est pas préméditée. Je plaide pour les circons-

tances atténuantes ! Elles s'appellent conditions de travail dégradées, surtout du fait des économies en personnel. Elles s'appellent aussi routine, fatigue, préoccupations internes à l'équipe soignante...

Où est l'investissement du jeune élève infirmier auprès de ses premiers malades, l'attention à leur situation, à leurs besoins, le souci d'accueillir, de rassurer, d'expliquer ce qui est fait ? Où reste l'appel de la détresse de l'autre qui m'intéressait au point de devenir mienne ? Au fil des années, à force de voir l'insoutenable au quotidien, l'usure s'installe. Le plus effrayant est peut-être cette impression, après ces années "d'expérience", en incidents post-opératoires, en saignements massifs ou en étouffements d'ORL, en déchéance de "phases terminales", cette impression de ne plus pouvoir être effrayé de rien...

Il reste toujours les élèves infirmières, avec leur disponibilité toute neuve ! Mais bien vite elles deviennent aussi "professionnelles". Vous leur avez tout appris du "vrai" métier, les trucs concrets, et à peine nommées sur un poste, les voilà qui

vont vouloir "s'affirmer" : et quoi de mieux pour cela que de faire sentir leur pouvoir ! Les malades les trouvent changées. La première paye leur fait réaliser que travailler à l'hôpital n'est pas seulement dévouement humanitaire, mais gagne-pain ! On s'affirme en s'achetant tous ces vêtements à la mode dont on rêvait depuis longtemps, les plus voyants possibles pour faire pâlir d'envie les collègues. L'intérêt se détourne aussi du malade pour se porter sur le subtil jeu de relation à l'intérieur d'une équipe soignante. Soit c'est "copain copain", et l'on s'attarde en petits déjeuners qui s'éternisent à raconter son week-end, ou la soirée de la veille, au lieu de prendre le travail du matin, ou en pauses de midi où l'on sort ensemble, etc... Et l'on va choisir sa copine pour travailler ensemble, et là encore devant le malade, discuter de ses petites affaires comme s'il n'était pas là. Soit c'est la guerre ; souvent personne ne sait trop pourquoi, ni comment ça a commencé, mais ça occupe ! Il y a aussi le souci constant de bien manoeuvrer pour placer ses jours de "récupération" ou ses congés au plus "intéressant"... Ainsi, que cela se passe bien ou mal entre soignants, le malade a intérêt

à "s'armer"... de patience, et surtout à ne pas sonner à un moment incongru !

L'aveuglement que génère un tel contexte au quotidien conduit à l'"impatience", à l'oubli, parfois au mépris de l'autre, patient, de sa vie singulière, de sa mort aussi.

Finalement la violence est moins dans le péril de mort, vécu au quotidien dans un tel hôpital, que dans la banale mesquinerie de la vie.

L'humanitaire

Bien sûr celui qui fait ces sombres constatations va succomber à cette tentation bien connue : allons soigner là où tout est clair, là où les gens ne sont pas des clients, gratuitement, là où les collègues sont mus par un idéal commun de service... Et me voilà, non sans un certain parcours initiatique, portant le Tee-shirt "Médecins du monde" sur les collines du Rwanda, puis reparti au Zaïre, avec les très sérieux "Médecins sans frontières"...

Les "plus démunis"

Là on se dépense sans compter, c'est vrai. Et compte tenu de la difficulté des conditions, les maigres réalisations au vu de l'ampleur des problèmes sont de véritables victoires. Bien sûr, nous sommes là parce qu'il y a eu violences, donc "réfugiés" : inutile de rappeler ces images que tout le monde a encore en tête, au moins par télé-vision. Mais nous voulons aider les victimes, c'est clair, et elles en ont besoin, c'est clair, et le travail est gratuit, c'est clair... Le temps n'est pas à se poser des questions. L'efficacité est la première valeur.

Le camp de réfugiés est mis en place malgré les obstacles administratifs, techniques, climatiques sans nombre, les systèmes de prise en charge en eau, en nourriture, en sanitation, en soins, commencent à fonctionner aussi bien que possible. La petite équipe d'"expatriés" est assez fière de commencer à maîtriser un peu la situation, et les journées harassantes sous le soleil, ou les tornades de saison des pluies, se prolongent tard le soir en réunions techniques, logistiques,

médicales... Enfin, pensons-nous, les "plus démunis" sont pris en compte.

Les "moins démunis"

Pourtant, après avoir foncé tête baissée, il faut bien de nouveau regarder autour de soi.

Et voilà que nous découvrons des fraudes dans les distributions alimentaires, au point qu'il faut établir un système de cartes très contraignant, dépendant d'un recensement des personnes qui sont réellement du camp. Mais même là, les agents que nous payons suffisamment pour qu'ils ne se laissent pas corrompre, visitant les abris la nuit, peuvent se laisser prendre quand on leur désigne un ballot sous des couvertures pour un enfant qui dort, quand les enfants sont envoyés passer discrètement d'abri en abri pour être comptés dans deux familles...

Bien sûr, ce sont là des ruses de pauvres. Comme sans doute celle d'affamer volontairement un des enfants de la famille pour qu'il entre dans les critères du centre nutritionnel intensif, afin qu'y étant

admis, il arrive à faire sortir des rations pour ceux qui sont restés à l'extérieur, dans le camp tout autour...

Mais que dire des bandes armées qui font la loi dans le camp ? De la mafia qui rançonne les familles au sortir des distributions ? Ce sont eux-mêmes pourtant des réfugiés. De même nos propres "employés", qui ont eu la chance d'avoir été embauchés pour un travail, les premiers ayant "recommandé" les suivants parmi leur famille, leurs amis, sans le dire : que penser de ceux qui se comportent bien vite comme des "parvenus" ? Non seulement ils ont une relative bonne situation financière, – c'est nécessaire pour les éloigner des réseaux mafieux –, mais encore ils font sentir leur pouvoir à ceux qu'ils devraient servir, pourtant leurs frères d'infortune...

La solidarité éprouvée...

De tels comportements existent malheureusement dans toute société, dira-t-on, mais ce sont des exceptions. Le fait dominant est tout de même une extraordinaire solidarité devant le malheur ! Ne se-

rait-ce que méthodologiquement, il a fallu en douter. Se rendre à l'évidence par exemple que le centre de soins n'était pas alerté pour des cas de maladie grave dans le camp, par les voisins valides ou plus valides : souvent l'information nous parvenait sous forme de demande de matériel pour l'enterrement. Comme si la stricte survie individuelle ou des tout proches occupait tout le champ de la conscience. Il a fallu inventer un système de quadrillage par zones, avec des agents de santé chargés de détecter les laissés pour compte, incapables de se déplacer, et d'organiser leur brancardage jusqu'au centre.

De manière générale, la violence d'une situation finit par influencer sur ce que nous serions tentés d'appeler trop facilement "La" morale en universalisant nos "valeurs" d'occidentaux nantis : le bien, c'est de faire ce qu'il faut pour s'en sortir, soi et ses proches, le cas échéant à n'importe quel prix. Est respecté, admiré, loué, celui qui a su se débrouiller. Le souci des autres, le respect des droits des autres, la notion de vol, tout cela devient secondaire ou très relatif... D'ailleurs au Zaïre, on ne parle pas de marchandise "volée" mais

"déplacée"... Un journaliste évoquait l'endroit comme le "dernier Far West"...

Culpabilité

Malgré tous les efforts déployés, on imagine bien qu'une telle entreprise d'assistance à une population entière n'est pas sans relatifs échecs : moments test d'une solidarité toute relative devant l'adversité. Il y a les décès bien sûr, en particulier les décès d'enfants, que l'on ne vit pas sans une certaine culpabilité, et les multiples déconvenues "logistiques" qui mettent les nerfs à rude épreuve. Par exemple, devant des arrivées trop nombreuses, impossible de construire assez vite les abris, impossible d'acheminer assez d'eau de qualité satisfaisante, et de même pour les approvisionnements. Les distributions alimentaires et les files devant les réservoirs d'eau sont souvent des lieux de tensions : quand celui-ci se vide sans que chacun soit servi, et que la rumeur arrive que le camion citerne est bloqué, on craque, dans les rangs des réfugiés, et l'"expatrié" a intérêt à se faire discret : c'est toujours le voisin qui arrive avec des bassines trop grandes, et puis c'est la faute des blancs

qui "connaissent rien"... Et combien de fois le passage de notre voiture est salué par des "médecins sans farine" ou autres "assassins sans frontières"...

Cette violence n'est pas sans répercussions au niveau de l'équipe. Si je suis à "Médecins s...", c'est que je suis efficace, compétent...et pourquoi pas le meilleur ! Donc ce qui ne marche pas, c'est forcément la faute d'un autre, qui n'y est donc pas à sa place ! Une lutte sournoise peut s'insinuer dans l'équipe des "expatriés", dans laquelle chacun défend son image – celle aussi que les responsables, soucieux de pouvoir présenter de bons rapports, avec leur signature, veulent trouver chez nous. La culpabilité inconsciente, le sentiment de n'être tout de même pas à la hauteur s'exprime alors plus ou moins directement en critique du travail des autres. Bien sûr ceux-ci réagissent d'autant plus vivement qu'ils sont dans le même processus...

Ainsi la violence inattendue, alors qu'on ne voulait faire que "du bien", non

seulement vient casser une image idyllique du "bon réfugié", qu'il faut aider, mais encore vient s'insérer au milieu de ceux qui se veulent aidants.

L'inespéré

Mais est-ce justifié, est-ce même permis de peindre ainsi un tableau aux couleurs sombres, d'accumuler des propos de grisaille, allant jusqu'au noir du négatif ? Un tel discours ne manque-t-il pas de "tonus" pour un prêtre de la Mission de France ? Il aurait été plus habituel, il aurait paru plus "théologiquement correct" de parler de tout ce qui, à l'hôpital, ou dans l'action humanitaire, fait barrière à cette violence partout récurrente : tel est le langage positif attendu, quelque chose qui donne des raisons d'espérer ! Mais s'il était à nouveau temps, aujourd'hui, de se rappeler, chrétiens, que l'on ne peut faire l'économie de ce baptême dans la mort ? ¹

1. Cf. Romains 6,3-4 : « Ignorez-vous que nous tous, baptisés en Jésus-Christ, c'est dans sa mort que nous avons été baptisés. » Cf. Marc 10, 38 : « Pouvez-vous être baptisés du baptême dont Je vais être baptisé ? »

"Baptême"

Peut-on exprimer quelque chose de notre espérance de chrétiens, et d'abord peut-on en vivre, en dehors de ce contexte massivement violent ? Que voudrait dire faire abstraction de la violence multiforme telle qu'elle se poursuit dans le monde, ne vouloir relever que les initiatives qui lui font échec plus ou moins efficacement, pour tenir un discours sur l'espérance, et qui plus est, un discours qui se veut chrétien ? Telle est la question que nous nous devons de poser.² Faut-il présupposer une lecture positive des événements, – qui se veut en fait toujours déjà dans une ligne éthique de type soi-disant chrétien –, pour fonder sur elle notre espérance et ses expressions ?

Et si l'espérance se donnait plutôt à deviner dans le scintillement de l'inespéré qui peut advenir envers et contre tout sur l'océan de la violence ?

Mais alors être sensible à la promesse de ce scintillement, comme le reflet d'innombrables étoiles sur les eaux troubles, de nuit, cela suppose d'être un familier de la nuit, d'avoir "nagé en eaux troubles", avoir perdu pied, perdu espoir, plongé "aux enfers", être mort... Avoir reçu ce baptême, avoir plongé dans l'impiété du Vendredi Saint, ce n'est pas pour celui qui est relevé croyant, fonder sa foi "sur du négatif", de manière plus ou moins morbide, ou glisser de la foi dans les failles de l'humain ! C'est simplement être "atteint", "altéré", c'est-à-dire accessible à l'autre... Etre altéré par la violence persistante, être "blessé" c'est faire l'expérience d'une démaîtrise, c'est accéder par "la force" des choses, à une non-main-mise sur le sens... Alors seulement on devient accessible à la Promesse qui s'exprime dans l'inespéré. Alors seulement peut se révéler la Gratuité de Dieu en termes de Promesse in-sensée : mais oui, ils sont, ils seront

2. Il s'agit de ce que Christian DUQUOC appelle "l'aporie du messianisme en raison de la violence historique persistante" : « *La violence sans cesse renaissante de l'ère post-pascale imprime dans notre monde le sceau de la distance entre le Messie et Dieu. Le don de l'Esprit garantit l'écart qu'aucune synthèse ne saurait diminuer. (...) Il prolonge dans l'histoire la liberté seigneuriale de Jésus et son ambiguïté.* » (*Messianisme de Jésus et discrétion de Dieu*, Labor et Fides, Genève, 1984, p. 253.)

nombreux comme les étoiles du ciel, un peuple innombrable, les hommes de Paix...

Des "empêcheurs de tourner en rond"

Je n'en parlerai donc que sur fond de violence. Non pas pour relativiser leur mérite ou leur grandeur ou leur importance décisive pour notre monde, mais parce que c'est de fait dans ce contexte-là qu'ils se font entendre, comme par contraste, en "négatif"...du négatif... Sont-ils des "prophètes" ? Ils ne le savent pas. Moi non plus, les chrétiens non plus. "Ont"-ils l'Esprit-Saint, sans le savoir pour certains ? Impossible de le dire. Non seulement parce qu'ils n'accepteraient pas une pareille récupération, mais simplement parce qu'on ne sait pas, personne ne le sait, même pas nous, chrétiens. Ça sera la surprise ! Plus difficile et déstabilisant encore pour notre langage de chrétiens habituel, il est même impossible de les désigner de manière univoque : qui est-ce, quels seront les "bénis" ? Quelle action, quel engagement précis dans un contexte historique donné va dans le sens du

Royaume de Justice et de Paix, il ne nous est pas donné de le définir sur le mode du déploiement d'un savoir. D'abord parce que "tout le monde peut se tromper", – inutile de donner des exemples ! – mais plus fondamentalement à cause même de la façon dont nous, chrétiens, avons à vivre du don de l'Esprit, après Pâques, dans un monde où manifestement rien n'est arrangé.

Ce n'est donc qu'avec toutes ces précautions que je retournerai au "concret" ! Pour évoquer un autre scintillement sur l'océan de la violence, il faut de la contemplation, du "respect", de la distance, de la poésie, de la liturgie... Car c'est le plus important, c'est vital et, en même temps, nous n'en avons aucun "savoir".

"Litanie des saints"

Béni sois-tu Dieu, car Marie, contre toute attente, est bénie !

Elle doit venir en premier, la liturgie, la litanie le "sait" : elle est la première étonnée, quand l'ange de Dieu lui dit qu'elle est choisie.

Béni sois-tu, Dieu car Jésus est béni : sa vie en Palestine, son choix de la non-violence, nous croyons que ce n'est pas un échec !

Béni sois-tu, car sont bénis ceux qui, par leurs actes, leurs choix, inscrivent de même l'éternité dans le temps.

Il ne nous est pas donné de les désigner maintenant : l'Esprit creuse et nourrit en même temps notre soif d'éternité.

Est-ce ce collègue infirmier qui sait regarder les malades non comme des malades, mais comme de vrais interlocuteurs, avec qui on peut parler de tout autre chose que de leur maladie, qui peuvent le cas échéant même devenir des amis ?

Est-ce cette militante syndicale, infirmière, qui se bat contre tout corporatisme, et défend inconditionnellement les plus petits ?

Est-ce ce malade, mourant, qui garde "humour", et sait ne pas s'accrocher à la vie comme à un dû, alors que pour tant d'autres ne pas guérir est une injustice, dont on se plaint, dont on accuse les soignants...

Est-ce ce réfugié dénoncé comme ayant détourné des stocks, qui a pu prouver son innocence mais n'a pas voulu attaquer son accusateur, voulant briser l'absurde de la violence par le pardon ?

Est-ce cette infirmière de MsF décédée en quelques heures, en pleine mission, au Zaïre, après avoir contracté on ne sait quelle maladie foudroyante ?

Est-ce ce logisticien qui est parti, abandonnant en France une excellente situation professionnelle qu'il ne retrouvera plus ?

Est-ce cette cuisinière du centre nutritionnel, sans formation, qui a compris d'elle-même qu'il ne suffisait pas de distribuer la bouillie, mais qu'il fallait faire que les enfants chantent, rient, retrouvent la vie...

Est-ce ce réfugié qui se chargeait bénévolement des enterrements : creuser la terre – et ce n'est pas rien ! – mais aussi visiter, consoler les familles, chercher des solutions pour les orphelins. Dans le camp, le surnom sous lequel il était connu voulait dire : "Jésus revenu" !

Béni sois-tu, Dieu, pour les messagers de l'inespéré !

**La liberté de ne pas pré-juger :
l'espérance...**

De qui se compose ce scintillement qui contraste avec les flots de la violence ? Qui reflète la Bénédiction de Dieu comme autant d'innombrables étoiles ?

Ces bribes d'une litanie sans limites, ne doivent pas faire illusion : je ne "sais" pas. Chrétiens, vivant dans la liberté de l'Esprit, nous ne "savons" pas. Nous ne pouvons que contempler, avec respect, et "rendre grâces". L'expression de notre espérance est en ce sens "liturgique". Mais de même qu'est "liturgique" aussi tout geste libre, public, posé à cause de l'Esprit de Jésus, comme un signe au coeur d'un monde non encore réconcilié. La présence de croyants dans la nuit du monde, dans l'espérance de l'aube du troisième jour, est liturgique.

Et cela veut justement dire le plus grand respect, la plus grande considéra-

tion pour tous ceux dont les gestes ont du poids, engagent des choses "qui marquent", "qui restent", dont les choix sont lourds d'éternité : non chrétiens sans doute, mais peut-être bénis de Dieu...

Il y a même un ministère d'appel à ce respect, à cette prière, à cette contemplation, à cette eucharistie, en plein monde non réconcilié, un service à rappeler aux chrétiens que, comme Jésus, nous ne "savons" pas, par une logique qui serait la nôtre, "La" volonté de Dieu. Il y a à prier, contempler, rendre grâces, car d'autres aussi peuvent la réaliser : ce sera la surprise !

C'est l'Esprit de Jésus, après sa résurrection, qui nous introduit à notre tour, de manière analogue, dans cette liberté fondamentale. En effet, même avec la résurrection, le monde n'est pas encore jugé : ne jugeons donc pas, mais restons capables de nous laisser surprendre. Le pessimiste juge, mais l'optimiste aussi, juge du sens des choses et des actions humaines ! Mais l'Esprit interdit de pré-juger et nous ouvre ainsi de manière ineffable à l'espérance.

Délivrez-nous du mal, le défi du tragique **Jean-François Bouthors**

(Desclée de Brouwer, Paris, 1995)

Le sentiment d'échec renouvelé de notre époque, qui vient après l'illusion de la toute puissance scientifique, économique, idéologique, tend à transformer le doute en désespoir. Hier nous pouvions rêver de tenir la vie dans nos mains. (...) Aujourd'hui nous voilà tentés de penser que la mort aura raison de tout. (p. 17) Voici la tentation. Voici en peu de mots la constatation à laquelle Jean-François Bouthors veut s'attaquer comme à un défi : un défi pour l'espérance.

Journaliste, spécialiste des pays de l'Est, c'est là, dans l'histoire récente de peuples "libérés" mais qui n'ont atteint aucune terre promise

où couleraient pour eux le lait et le miel (p. 11) qu'il puise la force de ses questions : la force de ne pas écarter l'âpreté, la dureté de la vie, où le mal demeure en sa puissance. Le vécu de l'Est, c'est aussi le nôtre : *la promesse que nous aussi avons entendue, entrevue dans l'élargissement de ces nations, symbolisée par la chute du mur de Berlin, se fait attendre et chaque jour, chaque affaire, chaque scandale, chaque conflit, chaque massacre, semblent en porter le démenti. L'homme meurt encore, le mal a la part belle. Noire lumière que celle de notre temps. Et pourtant, la vie n'est-elle pas devant nous ? (p. 11)*

Le meurtre n'est pas mort...

Le paradigme de Caïn, le meurtrier du frère, de l'amour du Père, permet à l'auteur de préciser sa lecture de la situation de notre temps, qu'il appelle métaphoriquement *une lune d'hiver*, aboutissement d'une histoire sans merci. Le dessein prométhéen de l'homme qui ne veut pas de Dieu et du frère, même masqué à travers la figure d'une "science" du devenir du genre humain, ou du progrès, de l'obsession de l'avoir dans la croissance, etc., conduit à la radicale disparition de la figure humaine. *L'abîme sera sans fond. "Il n'avait plus figure humaine et son*



apparence n'était plus celle d'un homme" prophétisait Isaïe. (...) Mais comment, après la Shoah espérer le triomphe du Serviteur qu'il annonce ? L'espérance fait scandale pour les survivants. Vou-drait-on donner sens à l'insensé ? Mais ne pas espérer, c'est donner raison à la mort, accorder, in fine, la victoire à Caïn. (p. 28)

Le mal dépasse l'homme

Pour comprendre la façon dont l'auteur propose de se situer dans cette *aporie spirituelle*, il faut être attentif en premier lieu à ceci : Caïn n'est qu'un "exécutant". L'homme n'est pas le mal. Pour prendre acte de cela, retour est fait au récit de la Genèse, pour souligner que le créateur ne se repent pas de sa création : elle est bonne, très bonne au sens où l'homme y est libre. Dieu voulait dès l'origine le prévenir, le "sauver" de la possibilité de

désintégration, de mort, liée à la liberté. En vain : le mal s'est introduit, a séduit. Dieu ne condamne pas l'homme, il voudra toujours continuer à le sauver. Mais il lui faut constater que désormais, il est mortel, poussière retournant à la poussière. *De la poussière, de l'infiniment multiple et divisé, le Souffle de Dieu avait fait l'un. L'entrée du mal dans le monde ruine le principe d'unité qui l'avait constitué.(...) Le mal, en ramenant la division, induit à la fois la maladie, altération de la chair jusqu'à l'état létal, la dislocation de la communauté humaine jusqu'à la guerre, et enfin l'accident, rupture de l'état d'harmonie qui présidait initialement aux relations entre l'homme et la création, jusqu'à la catastrophe. (p. 40)* L'enjeu est désormais de vaincre le mal en l'homme (et non de l'homme), et ceci parce que *la menace qui pèse sur l'Image de Dieu vise aussi son être même.*

La culpabilité

J-F. Bouthors nous fait observer, avec son expérience de journaliste, comment nous sommes aveuglés par la culpabilité : nous ne pouvons pas nous détacher du mal, comme fascinés, car nous nous savons participants, complices. *C'est l'homme qui ne se supporte plus. Qui s'abomine. Qui se déchire et se condamne. L'homme a vu le monde. Il n'ignore rien. (...) La mort répandue ne lui est pas étrangère. Elle lui colle à la peau. Elle le rejoint chaque soir à l'heure du souper. (...) Qu'est-ce que l'information, sinon la mort comptabilisée, étalée en spectacle, les coupables qu'on réclame, les coupables qu'on cherche ? (p. 47)* La distance du pardon semble impossible dans l'enchaînement du monde, et ainsi *le mal tient sa victime.*

C'est ici qu'intervient la figure d'Ivan Karamazov, de Dostoïevski, que l'auteur convoque comme

compagnon du cheminement qu'il nous propose. Participant d'un monde sans merci, il peut être honnête de "rendre son billet". Mais la logique d'Ivan n'est pas la seule possible...

Un savoir du tragique

Comment ne pas désespérer du sort de l'humanité et d'une part de soi-même ? En se ressaisissant d'un manque de courage que nous avons tous, pour nous engager, pour enfin mener les vrais combats, par rapport à l'injustice, l'exclusion ? Plutôt que ce volontarisme, J.-F. Bouthors nous renvoie, là encore très concrètement, à contempler le vrai visage d'un "abandonné", comme ils sont nombreux, exclus de nos sociétés. *Il porte en sa chair le signe de l'œuvre destructrice du mal, mais il incarne potentiellement la manifestation que cette œuvre peut être vaincue.* (p. 68) Il y a donc à regar-

der l'abandonné, en face, – et ce n'est pas sans danger, de s'affronter ainsi à l'œuvre destructrice du mal – car s'y révèle aussi *une autre, et douce lumière.*(...) *L'abandonné m'illumine et me réconcilie. Dans cette rencontre, c'est l'inhumain qui est rendu à l'humanité.*

Ici l'auteur doit dissiper un malentendu courant : regarder le mal, ce n'est pas parce que le mal fait sens : il n'en a pas. *Mais la souffrance, en revanche, porte sens, non pas en elle-même, mais dans ce qu'elle révèle. Elle est parole de contradiction dans le monde, et dans cette mesure, elle fait sens en dehors d'elle-même. Un sens qui n'est que critique, c'est-à-dire à la fois contestation et ligne de crête, bord de l'abîme.* (p. 66)

Ainsi dans la rencontre vraie de l'abandonné s'expérimente une réconciliation : il y a à aimer jusqu'à l'inhumain : l'inimitié, la violence, le mal, la mort ! Mais attention :

"amour" et non complicité : une contradiction réconciliatrice est portée dans la division qui blesse le monde, l'autre et nous. Une contradiction qui sépare l'être et la division, qui prive le mal de l'être qu'il avait acquis. (p. 70) Et cette rencontre avec l'abandonné, ce regard qui apprend à aimer jusqu'à l'inhumain nous réconcilie aussi avec nous-mêmes : on apprend que l'inhumain, il faut aussi l'"aimer" en nous-mêmes.

L'espérance

Dans cette *épreuve kénétique*, on risque de se perdre. Le désespoir est risque de pécher contre l'Esprit, de succomber à la tentation de se dissoudre en disant que la mort a vaincu. C'est aussi la possibilité cynique de la "Légende du Grand Inquisiteur". Toutefois certains "tiennent", fait remarquer l'auteur en produisant les références bibliques d'Elie, ravitaillé par les

corbeaux, acculé au constat d'impuissance, et de Job... Il poursuit en mentionnant les multiples dissidents de l'Est, qui, malgré leurs différences, *ont relancé la question du sens, dans un monde qui ne savait plus par quel bout la prendre.* (p. 82) Et comment ont-ils posé autrement la question du sens ? A partir de leur engagement personnel, allant éventuellement jusqu'au martyr : *le sens comme constitutif de la personne dans son engagement.* (p. 85) Confrontés à des situations désespérées, ébranlés, physiquement, par des situations de déréliction, reflétant la déréliction de notre temps, ils ne succombent pas... Le rapprochement est fait avec l'expérience de S^{te} Thérèse, de la nuit de la foi. Il y a folie d'espérer contre toute espérance : *folie de croire au Salut de Dieu comme Thérèse, folie de penser comme Patocka que de l'anéantissement auquel sont voués ceux qui se dressent contre "la Force" peut surgir une frater-*

nité nouvelle, la "solidarité des ébranlés"... (p. 93)

Cette folie de ne pas succomber, cette "solidarité des ébranlés", cette espérance est le domaine de ceux qui ont été confrontés dans leur chair avec le mal, qui ont fait l'expérience du néant, qui ont connu le vertige du désespoir. (p. 87) Désormais, le sens qu'ils portent se décline en termes de "responsabilité", lié étroitement à leur savoir-être. Celui-ci est caractérisé par les termes de "style" ou de "bon goût" au sens où l'entend Vaclav Havel : ne nous méprenons pas, il s'agit de qualité d'être devant la fragilité du sens. En effet, même s'il y a une victoire temporaire d'un non à la violence, au totalitarisme, il faut penser, avec Patocka, *la permanence de son caractère relatif* (p. 86) *Le non à la mort posé par solidarité des ébranlés n'instaure pas le paradis terrestre, mais inaugure l'ère des limites...* (p. 87)

Cela est tout autre chose que de la résignation, si l'on a conscience que *chaque victoire partielle sur le fatum (...) est d'un prix inestimable*, et relève de la grâce. Il y a un désaisissement, une démaîtrise dans l'engagement qui sont inspirés par une "transcendance". Il y a la conviction que rien n'est vain. Aux côtés de Soljenitsyne, c'est Ignace de Loyola qui est ici convoqué : *"Mets ta confiance en Dieu comme si tout dépendait de toi et non de lui. Et livre toi à l'action comme si tout dépendait de lui et non de toi".* (p. 89) *Le goût, le style, la grâce. La patience, active et responsable, est un agir pour l'avenir tout en reconnaissant pleinement que ce dernier ne répond pas à nos seules déterminations. Adhésion à un sens transcendant, qui veut non pas que l'histoire obéisse à une vérité, mais que la vérité traverse l'histoire pour avancer vers sa manifestation, dans la justice.* (p. 90)

La transcendance comme impératif d'habiter le monde en sa nuit.

Pour J.-F. Bouthors, Thérèse, *venant habiter la tragique de la destinée humaine, figure en quelque sorte l'âme de notre temps*. C'est en fait la conscience d'une transcendance, telle qu'elle se trouve dans le "style" des dissidents, des "ébranlés", devant la fragilité du sens, qui *interdit de renoncer au combat, qui invite à ne pas cesser d'habiter le désespoir sans pour autant y céder*. (p. 91) C'est Aliocha, frère d'Ivan Karamazov, qui n'abdique pas, *ne déserte pas, car il sait que s'écarter de l'inhumain, c'est abandonner au mal une part de l'homme et du monde*. (...) Car, *démonisé, l'inhumain devient proprement démoniaque et se prépare à revenir en conquérant*. (p. 94)

Ceux qui répondent à l'impératif d'habiter la nuit, ceux qui espèrent,

sont des créateurs : l'auteur montre comment s'exprime là, par exemple, la vraie intensité d'une "œuvre". Mais cette conscience de la transcendance va aussi jusqu'à commander de se mêler aux situations complexes d'un monde où le mal est à l'œuvre, à se salir les mains quitte à assumer l'opprobre... C'est le personnage de Zossime, le moine, qui se revêt du mal qui l'entoure quitte à être la risée d'adversaires triomphants, ce père spirituel d'Aliocha Karamazov, qui figure jusqu'où il y a à aller ainsi. *Ne pas se dérober à l'atteinte de la part inhumaine de l'autre, pour souffrir avec lui, compatir, introduit la seule véritable rupture à même de briser le procès auquel l'accusateur soumet l'homme*. (p. 110) Ainsi aussi le père miséricordieux de l'enfant prodigue, qui devient coupable aux yeux de son aîné. Pour le frère aîné, le mal n'est pas assumé : celui qui le porte est mis à l'écart, supprimé. Mais la violence ainsi canalisée, tenue

dans des lieux idoines, extérieurs, reste violence. En revanche l'ignominie, l'échec apparent de la compassion, la fragilité de celui qui s'est laissé ébranler se révèlent féconds : *l'amour prend sur lui l'injustice ; sans que pour autant on verse dans la certitude et que le Paradis soit établi sur terre. Car n'est-ce pas ainsi que l'on peut habiter l'incertitude de l'histoire, par un amour toujours renouvelé, qui ne cesse de prendre sur lui le mal pour en prévenir la contagion ?* (p. 123)

Jésus-Christ : une vie engagée dans la rencontre de l'inhumain de l'homme.

Il ne saurait être question de résumer ici le parcours scripturaire que propose l'auteur. Le lecteur y découvrira Jésus entrant dans les désespoirs, les nuits de ses amis. *L' "anaw" (le pauvre) est aussi*



Jésus lui-même qui va être brisé, affligé, assassiné, pour avoir relevé le pauvre. (p. 140) En se situant ainsi, Jésus dépasse la loi, simple canalisation du mal dans une extériorité dans laquelle il garde toute sa virulence. *La fraternité nouvelle est fondée dans la kénose du Christ dont le chemin réconciliant l'homme est d'éprouver dans sa chair l'effet de l'inhumain. Non pas seulement dénonciation du mal, il y avait la loi pour cela, mais exposition au mal. La croix dressée, comme le serpent d'airain jadis au désert. La guérison commence par le regard. Par le face à face de l'homme avec sa part inhumaine. (p. 146)*

Avec Thomas, notre jumeau de l'Évangile, nous touchons du doigt que le salut en Jésus-Christ *n'est pas une adhésion à une merveilleuse histoire que couronnerait un étonnant "happy end"*. La blessure reste : c'est important pour Thomas, qui *se méfie non pas de*

Dieu, mais des hommes, prompts à se saisir de solutions miraculeuses ! On apprend que la réconciliation de l'homme s'opère dans la blessure infligée au Christ par l'inhumanité, blessure (...) dont il est marqué pour l'éternité. (p. 150) Le doute de notre jumeau enracine la foi en lui faisant toucher du doigt le mal qui n'est pas effacé, mais incorporé par le Fils de l'homme. Cela libère le croyant pour un chemin de fragilité, (...) *d'aveu de l'inhumain qui est aussi en soi, d'amour de l'autre y compris dans son inhumanité.* Il n'est plus possible de partager le monde entre les bons, nous, et les méchants, les autres. L'inhumain est dépossédé par cette réconciliation, ce retour de la part exclue de son propre être. Et dès lors, *comment ceux qui ont reconnu en eux la morsure du mal (comme un S' Paul aussi) et se sont par là même découverts solidaires de toute l'humanité ne prendraient-ils pas part au procès qui rétablit*

l'humanité dans son intégrité ? Réconciliés parce qu'ils ont accueilli la réconciliation, ils deviennent à leur tour réconciliateurs. (p. 152)

Mais l'auteur veut dissiper, là encore, toute idéalisation d'une solution ! Le disciple n'est pas plus grand que le maître, rappelle-t-il à point nommé. *Il ne connaît pas d'autre moyen pour refaire l'unité de la personne(...) que de s'exposer à l'inhumain pour l'aimer. Cette fraternité sera par conséquent celle de la nuit, du désespoir, de la peur. Fraternité de tous les abîmes récapitulés dans les blessures du Christ. (p. 152)*

Le salut "au milieu de nous" : que fait l'Église ?

Telle semble être la question critique sur laquelle J.-F. Bouthors semble vouloir nous laisser. Ne négligeons-nous pas trop qu'irrémé-

diablement, nous sommes des pauvres et que, faute d'y consentir, notre parole se vide de sens ? L'amour ne peut se dire qu'avec le poids de nos larmes, de notre soif de justice, de notre compassion et de notre douceur, de notre coûteuse fidélité au Christ. (p. 188) Sont dénoncés les avatars de la présentation idéologique du christianisme à partir d'un primat de l'éthique, oubliant qu'il n'y a de transmission de la

foi que dans l'expérience personnelle du Salut faite par des "ébranlés" "réconciliés" : *d'un côté une vulgate édulcorée, douceuse et lâche, de l'autre un discours moral qui apparaît au mieux comme une belle utopie et au pire comme un intégrisme menaçant.* Et la mise en garde est nette : *Si le langage de la foi se meurt, c'est parce que nous prétendons entre nous, faire l'économie de notre fragilité, du témoignage de nos doutes, de*

notre difficulté à faire face au drame de l'histoire et au silence de Dieu. (p. 188)

On ne sera pas étonné de trouver S' Augustin dans l'épilogue, et le renvoi total à la liberté, à condition *d'avoir au fond du coeur la racine de l'amour.*

Présenté par Jean BIEHLER

La violence et l'espérance

Grégoire de Nysse (330 - 395). Avec son frère aîné, évêque de Césarée, et Grégoire, leur ami commun, évêque de Nazianze, il forme le trio des grands théologiens de la Cappadoce... Étonnant et passionnant exemple de *l'inculturation* de la foi chrétienne en milieu grec, la pensée de Grégoire établit une analogie entre Dieu et l'homme. Ce n'est pas tel ou tel individu qui est "image de Dieu" mais bien l'humanité en son devenir ou la nature humaine. Et comme Dieu, en sa réalité, est infini et inconnaissable, l'humanité est aussi engagée dans une montée sans fin, vers l'objet de son désir : Dieu, montée dont chaque individu est l'acteur et l'enjeu...

Et c'est ici que viennent s'insérer les deux textes que nous présentons en regard de nos interrogations sur la violence et sur l'espérance. Ils sont extraits des chapitres 18 et 21 de *La Création de l'homme*, ouvrage écrit en 379.

La création de l'homme

Chapitre XVIII

Vie présente de l'humanité. Origine des "πάθη".

Tel est, selon moi, le principe de chacune des "dispositions passionnelles" ¹ qui, jaillissant comme d'une source, ont débordé sur la vie humaine. La preuve en est en ce que ces mouvements qui se manifestent chez nous, nous sont communs avec les animaux. En effet, on ne peut strictement attribuer à la nature humaine, qui porte les traits de la forme même de Dieu, l'origine de ces dispositions. Mais comme les animaux sont venus dans le monde avant l'homme et que, pour la raison dite plus haut, ils lui ont communiqué quelque chose de leur nature, à savoir ce qui concerne la naissance, l'homme a aussi en commun avec eux leurs autres particularités. [...]

1. Les contemporains de la pensée de Freud n'auront pas de peine à reconnaître les *pulsions* en cette description des *dispositions passionnelles* qui sont pour Grégoire les mouvements de l'animalité en l'homme. En eux-mêmes ces mouvements sont une donnée biologique sans valeur prédéterminée. Mais l'homme, par la puissance de son esprit rationnel, attestation en lui de sa vocation divine, est capable d'en faire les instruments du pire ou du meilleur. C'est-à-dire des vices ou des vertus. Et ici, on ne peut s'empêcher de penser au thème des "vertus" remis au goût du jour par des ouvrages comme celui d'A. Comte-Sponville : "*Petit traité des grandes vertus*", PUF.

Toutes les protections qui servent à la conservation de la vie animale, transportées dans la vie humaine, donnent ces mouvements des "passions". Ainsi le courage préserve les carnivores ; la recherche de la volupté est la sauvegarde des plus féconds. Ceux qui n'ont pas de forces, la lâcheté les protège et la crainte, ceux qui sont d'une prise facile aux forts ; la glotonnerie garde ceux qui sont d'un grand embonpoint. Et quand ils ne peuvent contenter leurs plaisirs, les animaux connaissent aussi le chagrin. Dans la constitution de l'homme, toutes ces dispositions et autres semblables se sont introduites à la suite de notre naissance animale. Qu'on me permette une comparaison entre l'image de l'homme et l'une de ces curieuses créations des sculpteurs. De même que dans certains modelages, l'on voit sculptée une double forme, que les artistes ont imaginée pour la stupeur des passants, représentant dans une seule tête deux visages d'aspect différent, de même, semble-t-il, l'homme porte la ressemblance de deux objets opposés. Par son esprit déiforme, il porte les traits de la beauté de Dieu ; par les poussées en lui de ces "mouvements", la similitude de la brute.

Vie humaine dans ces παθη ; leur prolifération.

Souvent aussi son raisonnement s'abrutit par son penchant et son comportement animal et la plus mauvaise partie de notre être recouvre la meilleure. Lorsqu'en effet quelqu'un ramène toute son activité spirituelle à ces "mouvements" et force son raisonnement à se faire leur serviteur, il se produit un

renversement de l'empreinte de Dieu en nous vers l'image de la brute ; toute notre nature est reconstruite à ce modèle, comme si notre raisonnement ne cultivait plus que les principes des passions et les faisait proliférer en abondance. Mettant son activité particulière à leur service, il donne naissance à un véritable amas d'absurdités. Ainsi le désir de la volupté dont le principe en nous est notre ressemblance avec les animaux prend dans les péchés des hommes une telle extension et donne naissance à de telles variétés de fautes de plaisir qu'on n'en trouve pas de pareilles chez les animaux. L'excitation à la colère est de même famille que l'instinct des bêtes, mais chez nous elle se développe par l'aide que lui apportent nos raisonnements. De là viennent le ressentiment, l'envie, le mensonge, les embûches, l'hypocrisie. Tous ces sentiments sont le produit de la mauvaise culture de l'esprit. Si, en effet, ces mouvements sont privés de l'aide de nos raisonnements, la colère n'a ni durée ni vigueur : comme une bulle d'eau, à peine née, elle crève. Ainsi ce qui est glotonnerie chez les porcs devient chez nous cupidité et la hauteur du cheval devient de l'orgueil. Tous les instincts qui venaient chacun de la nature irrationnelle de la bête, chez nous sont transformés en vices par le mauvais usage de l'esprit.

Domination de ces mouvements.

A l'inverse, si le raisonnement impose sa domination à ces mouvements, il donne à chacun d'eux la forme de la vertu. La colère devient de la force, la timidité de la prudence, la

crainte de la facilité à se soumettre ; la haine devient le détournement du vice, la force de l'amour donne le désir de la vraie beauté. Un tempérament hautain se met au-dessus de ses passions et garde son âme de la servitude du mal. Le grand Apôtre loue cette sorte de redressement de l'âme, quand il nous invite sans cesse à avoir des pensées élevées. Ainsi l'on comprend sans mal que tous ces mouvements, dirigés en haut par l'activité supérieure de l'esprit, deviennent conformes à la beauté de l'image divine.

Image obscurcie.

Mais comme l'inclination produite en nous par le péché nous alourdit et nous porte vers le bas, la plupart du temps, c'est le contraire qui a lieu. La partie supérieure de l'âme est bien plus tirée vers le bas par la lourdeur de la nature irrationnelle qu'elle n'aspire vers les hauteurs notre lourdeur matérielle. Aussi, fréquemment, notre misère fait méconnaître le don divin et, comme un masque hideux, les mouvements de la chair recouvrent les beautés de l'image. C'est l'excuse de ceux qui, s'attachant à ces constatations, font difficulté d'admettre qu'il y ait en nous la forme divine.

Les âmes d'élite.

Mais grâce à ceux dont la vie s'est redressée, on peut encore voir parmi les hommes l'image divine. Si, en effet, une vie toute aux passions et à la chair nous dissuade d'admettre en

l'homme la parure de la beauté de Dieu, la vie de celui qui par la vertu s'est élevé loin des souillures consolidera en nous une meilleure idée de l'homme. Il est plus simple de prendre un exemple : la souillure du péché a effacé la beauté de leur nature en certains hommes dont les fautes sont connues, comme Jéchonias ou quelque autre célèbre par ses vices. Mais si vous regardez Moïse ou ceux qui lui ont ressemblé, ils ont gardé dans sa pureté la forme de l'image. Et la vue de ceux en qui l'image n'a pas été obscurcie confirme notre foi en la création de l'homme comme image de Dieu. [...]

Chapitre XXI

Le terme du mal.

Le vice n'est pas si fort qu'il puisse avoir le dessus sur la puissance du bien et l'inconstance de notre nature ne saurait avoir plus de force ou de stabilité que la sagesse de Dieu. Car l'être toujours mobile et changeant ne peut l'emporter en fixité sur celui qui, établi dans le bien, est toujours identique à lui-même. Tandis que le vouloir divin, partout et toujours, reste immuable, notre nature mobile ne s'arrête pas, même dans le mal.

Si c'est vers le bien que le mouvement perpétuel entraîne un être, jamais, à cause de l'infini de son objet, ce mouvement ne cessera de l'emporter plus avant, car jamais il n'atteindra la limite de celui qu'il cherche et dont la saisie lui permettrait un arrêt.² Mais s'il tend au terme opposé, lorsqu'il a accompli la course du vice et qu'il est parvenu à son sommet, alors l'élan qui l'emporte ne trouvant nulle part où s'arrêter, à la fin de tout ce parcours dans le vice, nécessairement tourne vers le bien. Car le vice ne peut aller jusqu'à l'illimité, mais contenu nécessairement dans des bornes, selon toute logique, à la limite, il passe au bien.

Le retour nécessaire au bien.

Ainsi, comme j'ai dit, notre nature, dans son mouvement perpétuel, repart sur le chemin du bien, car le souvenir des erreurs passées lui a appris à ne plus se laisser prendre aux mêmes fautes. Et notre course reprendra dans le bien, parce que la nature du mal doit être enclose dans des limites.

Selon les astronomes, en ce monde tout rempli de lumière, l'ombre est formée par l'interposition du corps de la terre. Mais l'ombre, d'après la forme sphérique de celle-ci, est enfermée sur la partie arrière par les rayons du soleil, lui plusieurs fois plus

2. Sur ce caractère indéfini du progrès de l'âme vers Dieu, conséquence de l'infinité divine, et qui explique le caractère dynamique de la vie spirituelle, voir *Vie de Moïse*, 301 A.

grand que la terre, l'encercle de toutes parts de ses rayons et, à la limite du cône, réunit entre eux les points d'attache de la lumière. Supposons maintenant que l'on puisse franchir la limite de la zone obscure ; l'on se trouvera dans une lumière jamais interrompue par les ténèbres. De la même façon, lorsqu'ayant franchi la limite du vice, nous serons parvenus au sommet de l'ombre formée par le péché, de nouveau nous établirons notre vie dans la lumière, car la nature du bien comparée à l'étendue du vice déborde infiniment toutes limites. De nouveau, nous connaissons le paradis, de nouveau nous connaissons cet arbre, qui est l'arbre de vie. De nouveau, la beauté de l'image et notre première dignité. Ici, je n'entends parler d'aucun de ces biens, dont Dieu a fait aux hommes un besoin pour leur vie – mais de l'espérance d'un autre royaume, dont la description demeure impossible.

Grégoire de Nysse *La création de l'homme*
Sources chrétiennes n° 6
pp. 167 à 171 (Chapitre xviii) et
pp. 180 à 182 (Chapitre xxi).

*

*

*

En écho à ces textes anciens et en hommage à celles et ceux qui, dans le monde, opposent leur courage à la violence des hommes destructeurs de l'homme, ces quelques lignes écrites par une femme d'Algérie dont la résistance première est le simple fait de continuer son travail d'enseignement, comme des milliers d'autres, jour après jour...

Vivre

Je sais que je vais peut-être mourir.
Mais j'essaie de comprendre pourquoi je meurs,
afin que ma disparition ne soit pas perte sèche
et sol aride.

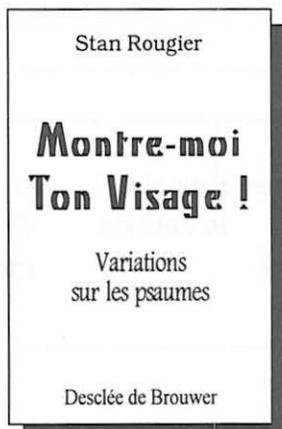
Le sens que je produis est ma façon à moi de refuser
le verdict que je ne comprends pas,
que je ne peux comprendre.
On m'enferme dans la cécité.
On me veut paralysée et aphasique.

Je sais que je ne peux arrêter la balle ni le couteau.
Je sais que celui qui aura décidé de ma mort
est mille fois plus fort que moi.
Je sais tout cela, oui je le sais.
Et je sais que je ne peux rien ou presque...
Je sais tout cela, oui, je le sais.

Mais, dans la peur et dans l'angoisse
au goût de pierre amère,
j'essaie de rester ce pour quoi on veut me tuer :
un être de parole,
qui lance le mot et tisse la signification
au-dessus des abîmes,
héraut de la lumière et maître du sens,
capable de tenir tête au néant.

Je sais, terreur et angoisse, que la mort est là.
Je sais aussi que ma parole fait encore plus peur
que la mort
car elle est droite et acérée,
fille de la vérité.

Zineb Labidi - Alger 1994



Montre-moi ton visage

Variations sur les psaumes (Ed. Desclée de Brouwer)

Stan ROUGIER

Dans ce livre, Stan partage avec chaque lecteur la respiration de la prière. Il rejoint le roc, les fondations : les psaumes ; le battement rude et élémentaire du coeur humain. Il prend le risque de tenter des "variations" sur les psaumes.

La démarche pourrait paraître osée ou désinvolte. Paradoxalement elle est sans doute assurée et vivante. En effet, il accueille la parole joignant tout à la fois une réappropriation des mots et des pensées originels – allant jusqu'à l'hébreu – et d'autre part une confrontation à ce qui nous habite aujourd'hui.

Bien sûr, c'est une grande affaire que de parler de la prière. Nous touchons là au coeur de l'être chrétien ; la prière est d'une certaine manière la seule approche de Dieu et la seule approche de l'homme.

Stan a pris le risque de parler, pas pour faire le savant. Ses vieux camarades y voient la secrète connivence avec la femme de l'Evangile : lorsqu'elle retrouve ses sous perdus elle ne résiste pas à la pulsion simple et spontanée de partager sa joie avec les autres.

BULLETIN DE RÉABONNEMENT

à renvoyer à : LETTRE AUX COMMUNAUTÉS MISSION DE FRANCE B.P. 18 - 94121 FONTENAY S BOIS cedex

Prénom et NOM : _____

Adresse : _____

◆ **Pour votre abonnement 1996**, mettez une croix dans la (les) case (s) correspondante (s)

- Lettre aux Communautés ordinaire 170 F

de soutien 250 F

- Lettre d'Information ⁽¹⁾ 130 F

◆ **Souscrivez un abonnement à la Lettre aux Communautés** pour une personne de votre famille, de votre entourage

Prénom, Nom, adresse :

◆ **Nous pouvons envoyer un ou deux spécimens gratuits de la Lettre aux Communautés.** Donnez-nous noms et adresses de personnes qui seraient éventuellement intéressées

Joindre au bulletin, votre chèque, libellé à l'ordre de "Lettre aux Communautés" (C.C.P, Paris 21 596 44 V)
Ci-joint un chèque bancaire postal de : _____ frs.

(1) Information bimensuelle sur la vie de la Mission de France